

NAHEL

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

PRÉCÉDÉ DE

LA GAGEURE DE SATAN

PROLOGUE

PAR

M. ÉDOUARD PLOUVIER

MUSIQUE DE

M. HENRY LITOLFF

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de Bade,
le août 1863.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

Co

A MADAME LOUISE LITOLFF

(NÉE DE LAROCHEFOUCAULD)

A la digne enfant d'une des grandes maisons de France;
à celle qui a voulu et su réaliser cet idéal : la Femme de
l'Artiste; à une pure intelligence, à un grand cœur,

Cet ouvrage est respectueusement et affectueusement
dédié.

ÉDOUARD PLOUVIER.

Paris, 18 novembre 1862.

Distribution de la pièce

LE DUC BERNARD DE SAXE

WEIMAR. MM. RAYNAL.

MAX KOERNER, cornette de dragons suédois. JOURDAN.

LE CHEVALIER NAHEL, aventurier. BALANQUÉ.

PANGOLEM, valet factotum. BERTHELIER.

COECILIA, petite chanteuse bohémienne. M^{lle} COLSON.

WILHELMINE D'OFFENBOURG FAURE-LEFÈVRE.

IMPÉRIAUX, SUÉDOIS, CHEVALIERS ROUGES, BOURGEOIS, MARCHANDS, BOHÉMIENS, INVITÉS, ETC.

L'action se passe à Leipsick et aux environs, en septembre 1631, pendant la guerre de Trente ans.

NAHEL

LA GAGEURE DE SATAN

PROLOGUE

L'éther. — Dans la partie inférieure vapeurs et nuages ; plus haut, et dans la profondeur du bleu, des astres.

SAINTE CÉCILE et SATAN.

Au lever du rideau, Satan, qui était assis sur un nuage, se lève en apercevant la sainte près de lui.

SATAN.

Sainte Cécile me permettra-t-elle de lui demander pourquoi, dans une de ses promenades à travers l'infini, elle m'a fait l'honneur de s'arrêter près de moi ?

LA SAINTE.

Parce que je t'ai vu un air si joyeux, Satan, en regardant la terre, que j'ai pensé qu'il était arrivé quelque grand malheur !

SATAN.

Et vous ne vous êtes pas trompée, ô sainte. Il s'est abattu sur un coin du monde un si terrible malheur qu'il deviendra de l'histoire et inspirera la poésie. — J'admire les évolutions de cette grande guerre de religion qui s'appellera un jour *la guerre de Trente ans*.

LA SAINTE.

Hélas!

SATAN, s'animant.

Et voir les adorateurs du même Dieu se ruer les uns sur les autres en bouleversant l'Europe, les voir brûler les cités, dépeupler les campagnes et noyer dans le sang le grain qui mûrit... pour des questions de forme dans le même culte; voir cela d'ici, à cette hauteur, d'où les continents agités semblent de petites fourmilières... il y a bien de quoi réjouir le Diable et l'Enfer!

LA SAINTE.

Et tout le Ciel en pleure!

SATAN.

Veillez remarquer, sainte de l'harmonie, que tout cela s'accomplit au bruit des fanfares; que le grand Gustave-Adolphe fait chanter des psaumes à ses soldats; que le duc de Saxe-Weimar, qui combat avec lui, est un compositeur d'opéras et d'oratorios.

LA SAINTE.

Et qu'oses-tu en conclure, Satan?

SATAN.

Que la musique est toujours pour quelque chose dans les revenus de l'Enfer. Je l'aime donc beaucoup, moi, la musique; car ajoutez aux effets de la musique guerrière l'immense vanité de ces artistes-ci, la superbe sottise de ces artistes-là, une certaine mollesse qui se cache dans voire art et vous avouerez qu'alors même que ce monde harmonieux ne se damnerait pas à plaisir, la justice divine devrait encore le livrer au Diable... qui l'attend.

LA SAINTE.

Satan, les plus belles choses n'ont pas de plus grand ennemi que l'abus qu'on fait d'elles ou de leur nom. N'abuse-t-on pas... même du nom divin? Dieu n'en est pas moins Dieu; le génie lui ressemble, et la musique est un

de ses langages. Tes blasphèmes m'ont punie de m'être
larrée près de toi, Satan ! Adieu. (Ici l'on entend monter entre
le démon et la sainte le chant d'une voix de la terre.)

SATAN.

Qu'est-ce que cela ?

LA SAINTE.

Ecoute !

LA VOIX.

Dans le jour sans ombre et la nuit sans voiles,
Aux vents des hivers, aux feux des étés,
Sommets orageux couronnés d'étoiles,
Prés, landes, ravins, torrents indomptés ;
Profonde forêt qui grondez sans cesse,
Chemins sablés d'or, gazon velouté,
Laissez-la passer, la bonne déesse
De la Pauvreté !

SATAN, qui regardait avec une lorgnette au-dessous des nuées.

Ah ! ah ! je la vois, la chanteuse ; c'est une jeune Bohé-
mienne... Qu'est-ce que c'est que cette fille-là ?

LA SAINTE.

L'enfant d'une pauvre femme qui, après avoir dépensé
ses années de beauté à travers l'Allemagne, était tombée à
l'état de vivandière dans le camp des confédérés. Mais la
mère purifia la femme ; la Bohémienne, convertie à la foi
chrétienne, vit dans son enfant la rédemption de sa vie et
se mit à l'adorer comme la promesse de son pardon chez
Dieu. Pour se faire des intelligences au delà de la terre,
elle m'a donnée pour patronne à l'enfant, et me l'a vouée et
confiée à l'heure de sa mort.

SATAN, avec colère.

Quand il s'agit de leurs petits, ces mères ne savent
qu'inventer !

LA SAINTE.

Eh bien, cette pauvre fille, Satan, qui va chantant ça et là, sans que rien de visible la garde, exposée à mille pièges, à mille dangers, la musique, que tu calomnies, la musique, qu'elle aime plus encore qu'elle ne la comprend, la musique la sauvera.

SATAN.

Bah ! Si je le voulais, malgré son art et malgré vous, je la perdrais bien, moi !

LA SAINTE.

Je t'en défie ! (A elle-même.) Ah ! qu'ai-je fait !

SATAN.

Vous êtes dans un jour d'imprudence, ô sainte !... Il ne faut pas défier le diable !... En me mettant au défi, vous venez de me forcer à perdre cette enfant.

LA SAINTE.

O mon Dieu !

SATAN.

Par les sept péchés capitaux et par les quatre cent quatre-vingt mille autres, je jure que je perdrai votre protégée.

LA SAINTE.

Je ne jure jamais, moi ! mais je la sauverai.

SATAN.

Je gage que non. (Silence de la sainte.) Vous hésitez... vous avez peur de perdre.

LA SAINTE.

Moi !... Est-ce que je peux perdre, moi, Satan ! Est-ce que je n'ai pas Dieu pour moi ! L'orgueil te trouble l'esprit, démon !

SATAN.

Pourquoi refuser la gageure si vous êtes si sûre de gagner ?

LA SAINTE.

Ah! tu le veux!... j'accepte donc, et, pour gagner, je n'aurai pas beaucoup à faire; une femme est si forte avec la bonté sincère, une vocation vraie et le don heureux de la simplicité!

SATAN.

La femme la plus forte est faible comme les autres devant l'amour, et...

LA SAINTE.

Aussi mettrai-je l'amour de mon côté! ma protégée aimera loyalement un homme loyal.

SATAN.

Vous m'en prévenez; merci! Je m'attaquerai en même temps à lui pour mieux agir sur votre élève. Tous les moyens me seront bons. — Pour plus de sûreté, tenez, je compte employer un certain Nahel qui, sur terre, fait mes affaires admirablement.

LA SAINTE.

Qu'est-ce que c'est que ce Nahel?

SATAN.

Voulez-vous le voir?

LA SAINTE.

Où donc?

SATAN.

Là, là, penchez-vous un peu... là, à votre droite, en Europe, en Allemagne, en Saxe, près de Leipsick... Eh! ma foi, pas bien loin de votre protégée bohémienne, il sera tout porté. — Voyez-vous cette tente dans le camp des impériaux? c'est celle du généralissime de l'armée catholique de l'empereur d'Allemagne...

LA SAINTE.

Oui; je vois un homme qui cause vivement avec le feld-maréchal.

SATAN.

C'est lui; c'est mon mandataire, le chevalier Nahel, un

aventurier, une manière de sorcier. Sous ce masque, il espionne aujourd'hui les confédérés, commandés par Gustave-Adolphe, pour le compte des impériaux; et demain il espionnera les impériaux pour aller dire leurs plans aux généraux suédois et saxons. Il trouve ainsi moyen de pousser davantage à la destruction...

LA SAINTE.

Mais c'est un démon que cet homme !

SATAN.

Un démon ! vous le flattez ! non, pas encore !... mais ce n'est déjà plus guère un homme. Il ne peut encore employer le plus souvent que de petits moyens humains, et, ce qu'il y a de plus triste, il est exposé encore aux ennuis de l'enveloppe terrestre... à la mort, par exemple ! et c'est parfois inquiétant ; car si, d'aventure, il laissait son cœur se reformer dans sa poitrine, et s'il venait à mourir dans un de ces moments-là... ce serait un avenir perdu !

LA SAINTE, à elle-même.

Imprudent à ton tour, Satan ! Je n'oublierai pas cela.

SATAN, achevant.

Heureusement je veille sur lui. — Ça, vous m'avez fait l'honneur de parier avec moi, glorieuse sainte Cécile, que parions-nous ?

LA SAINTE.

Mais... ne suffit-il pas de jouer... pour l'honneur ?

SATAN.

Permettez ! quand on gagne on a toujours l'honneur du gain ; le profit n'empêche pas l'honneur, il ne faut pas que l'honneur empêche le profit. Tenez, convenons que si vous perdez, vous viendrez vivre un siècle en enfer, et que vous nous chanterez...

LA SAINTE.

Un siècle, c'est bientôt passé ! mais je ne chanterai que les louanges du Seigneur, Satan ! Je n'accepte qu'à cette

condition, et, encore une fois, parce que je ne puis pas perdre...

SATAN.

Nous verrons.

LA SAINTE.

Si c'est moi qui gagne, toi, Satan, tu feras une prière à Dieu.

SATAN, sombre.

Une prière à Dieu, moi!... non !

LA SAINTE.

Non!... Pourquoi ?

SATAN.

Il me pardonnerait. — Non ! Faites-moi souffrir ! je sais souffrir... Forcez-moi d'aimer : j'essayerai ; obligez-moi à rendre une centaine d'âmes, je les rendrai ! Mais ne me demandez pas de prier un Dieu assez faible pour pardonner toujours, même aux révoltes d'un million de siècles ! même à moi !

LA SAINTE.

J'accepte les âmes, Satan. Pour te voir lui demander grâce, il reste toujours à Dieu...

SATAN.

Quoi donc ?

LA SAINTE.

L'éternité.

SATAN.

Soit ! Mon orgueil durera autant qu'elle. — Mais revenons à la bohémienne : tout est réglé, convenu ?

LA SAINTE.

Oui ; et, comme voici l'heure où elle fait sa prière, après quoi elle chante en attendant le sommeil, je te quitte, Satan, pour aller la conseiller pendant ses chansons.

SATAN.

C'est aussi l'heure où mon chevalier-sorcier fait un peu de magie et de cabale pour m'interroger. Je vais lui apparaître et lui donner mes ordres. — Au revoir, salute puissante, je vous salue avec un respect infini !

LA SAINTE, en se disposant au départ.

Je regrette de t'avoir rencontré, Satan... mais je m'en réjouirai si tu relient la parole que je veux te laisser en te disant : Au revoir ! — Satan, tous les rois de la terre réunis prodigueraient leurs trésors dans une seule fête, et, pour la faire splendide, ils épuiseraient l'imagination de tous les poètes du monde, cette fête serait sombre comme une nuit au fond de la mer, Satan, comparée à celle qui se fera chez Dieu le jour de ton repentir. (Elle s'éloigne.)

SATAN.

Le soleil de ce jour-là ne se lèvera jamais !

ACTE PREMIER

Une promenade plantée d'arbres, hors les portes de la ville de Leipsick.
Un dimanche après midi. — Au fond, bal champêtre et jeux divers.
— Petites boutiques foraines, à gauche ; à droite, une taverne au
dehors de laquelle, devant la porte, une lanterne se balance au vent.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, des bourgeois et leurs familles se promènent, s'arrêtant de boutique en boutique ; on voit des buveurs entrer à la taverne et d'autres en sortir. — Des Bohémiens hâteleurs appellent les promeneurs à voir leurs exercices. Des rondes de soldats impériaux traversent la scène. MAX entre d'abord, il va cherchant çà et là ; BERNARD ensuite, il va d'un point à l'autre, écoutant et regardant ; PANGOLEM paraît ensuite, puis on voit passer des chevaliers rouges, enfin entre WILHELMINE.

INTRODUCTION.

CHŒUR DE BOURGEOIS et BOURGEOISES.

Pour oublier toutes les peurs que donne
Ce temps de guerre à ^{nos} nous pauvres bourgeois,
Fétons encor ce dimanche d'automne
Sous les tilleuls, comme aux jours d'autrefois!

CHŒUR DE BATELEURS.

Bourgeois, que rien ne presse,
Ouvrez tout grands vos yeux,
Pour voir de notre adresse
Tous les tours merveilleux!

MAX.

On entend dans le vent passer des bruits de guerre,
Et moi je vais cherchant celle que Dieu naguère,

Terrestre étoile, m'envoys ;
 Toi, qui luis sur mon sort comme sur un orage,
 A l'heure du combat pour béni mon courage,
 Où donc es-tu, Cœcilia!...

(Les marchands et les marchandes l'ont aperçu et viennent lui offrir leurs marchandises, il leur échappe par la fuite.)

CHŒUR DE SOLDATS IMPÉRIAUX.

L'oreille ouverte aux bruits d'alarmes,
 Promenons-nous, la main aux armes
 Chez les Saxons
 Que nous vexons...

Promenons-nous, l'air téméraire
 C'est la consigne en temps de guerre.
 Du maréchal,
 Impérial!

(Entre Bernard.)

MARCHANDS et MARCHANDES.

Achetez pour les demoiselles
 Gaze et rubans, fleurs et dentelles !
 Achetez-moi de fins bonbons,
 Ou bien des gâteaux frais et bons!...
 Venez, je veux vous satisfaire,
 Venez ! en tout, j'ai votre affaire!...

UN CHARLATAN.

Moi, je possède un élixir
 Qui du mal fait un vrai plaisir !

BERNARD, entouré et harcelé dès qu'il paraît.

Laissez-moi ! laissez-moi !
 D'écouter rien j'ai bien le temps, ma foi !
 (A part, en se dégageant des groupes.)
 Souvent, incognito, jusqu'ici je m'avance
 Sans craindre rien, affrontant le hasard ;
 Et moi, Bernard, duc de Saxe-Weimar
 J'observe. — A Leipsick on est en apparence

Tranquille encor...

Mais cette nuit, peut-être, à l'instant où tout dort,
 Le grand Gustave-Adolphe, un roi croyant et fort,
 Suédois et Saxons grandis jusqu'à sa taille,
 Tous, aux impériaux nous livrerons bataille.
 Aux droits sacrés la gloire ! aux oppresseurs, la mort !

Il comptait bien, l'empereur d'Allemagne,
 Détruire notre foi, quand il mit en campagne
 Tant de lourds bataillons.

Qu'ils ont des champs de blé refermé les sillons !

Mais une ardente foi, par le sang fécondé,
 En traversant le temps devient culte éternel,
 Car le soldat martyr ne désarme qu'au ciel,
 Un peuple peut mourir, mais non pas une idée !

PANGOLEM, arrivant du côté opposé au duc.

J'ai peur, j'ai froid, je suis en nage!...
 Je ne puis plus faire un seul pas.
 Un autre eût perdu tout courage!...
 Moi, par bonheur, je n'en ai pas.
 Je viens de voir les manteaux rouges !
 Sous leur masque, ils fixaient sur moi
 Des yeux qui disaient : Si tu bouges
 Malheur ! malheur ! malheur à toi !
 Je les ai vus, les manteaux rouges !...

MARCHANDS et MARCHANDES.

(Il entourent Pangolem pendant que Bernard, qui s'est un peu éloigné,
 cherche des yeux de tous côtés.)

Achetez pour les demoiselles.
 Etc, etc.

PANGOLEM, se dégageant.

Laissez-moi!... laissez-moi!
 D'acheter rien j'ai bien le goût, ma foi!

(Enfin, il parvient à se délivrer de l'obsession des marchands et, à part, en
 voyant Bernard.)

Enfin! c'est lui!...

(A Bernard.)

C'est vous, mon maître!

BERNARD, feignant l'étonnement.

Qu'avez-vous, mon ami? tâchez de vous remettre...
 (Bas.)

Ne me reconnai pas!

PANGOLEM, tremblant encore.

A cet air généreux,
 Galant et valeureux,
 Comment donc, monseigneur, ne pas vous reconnaître!

BERNARD, bas.

Tais-toi ! tais-toi !
 Ne me nomme devant personne.
 Obéis-moi !

(Haut, le regardant.)

Le sot ! qu'a-t-il donc ? il frissonne !...

PANGOLEM, recommençant à trembler et montrant le côté par où il est venu.

Ah ! mon Dieu ! Tenez ! les voilà !
 Qu'est ce, ô mon Dieu, que ces gens-là ?
 De l'enfer on croirait qu'ils sortent !
 Et ces masques rouges qu'ils portent,
 Que cachent-ils à tous les yeux
 Si ce n'est des démons affreux ?
 Ah ! j'ai bien peur qu'ils nous emportent...

BERNARD.

Pardieu ! je les vois bien !
 Mais, près de moi, l'on ne craint rien !

PANGOLEM.

Ah ! j'ai peur, d'une peur mortelle !

BERNARD, cherchant toujours.

Mais elle, où donc est-elle...

Cette enfant dont la voix, ici, souvent m'appelle ?...

(On voit passer, au fond du théâtre, et s'y arrêter quelques instants, trois hommes coiffés de feutres noirs avec plumes, couverts de manteaux de drap rouge et portant des masques de velours de même couleur ; tout le monde s'est écarté devant eux ; sur un signe imperceptible que leur fait Bernard, les chevaliers rouges s'éloignent.)

Il sont partis, tu vois !... Parle enfin ! qui t'amène ?

PANGOLEM.

Attendre, monseigneur, que l'esprit me revienne.

BERNARD.

Saurais-je jamais rien, si j'attendais cela ?

PANGOLEM.

Souvent à l'endroit même où, ce soir, vous voilà,
 Madame d'Offenbourg, la sœur de lait chérie
 De votre seigneurie
 Vous a suivi...

BERNARD.

Comment ?

PANGOLEM.

J'accours vous prévenir
 (Sûr d'une récompense.)
 Qu'elle est, ce soir encore, en route pour venir.

BERNARD.

Moi, je comprends tout et je pense
 Plutôt à te punir!
 On t'a payé d'abord, pour me suivre à distance :
 Tu me servais ainsi!
 Puis, moi, je t'ai payé pour garder le silence
 Sur ma présence ici ;
 Madame d'Offenbourg t'aura, ce soir encore,
 Acheté mon secret
 Et tu veux, c'est mon tour, que je paye et j'honore

Un valet si discret !
 Va-t'en, pendard, ivrogne !
 Va-t'en, butor, faquin !
 Va-t'en, gueux sans vergogne !
 Je te chasse, coquin !

PANGOLEM, à part.

Ah ! quelle colère !
 Madame d'Offenbourg
 Ne se trompait guère ;
 Il s'agit bien d'amour !

(Haut.)

Puisque votre rigueur prononce,
 Monseigneur, cet arrêt fatal !
 Puisque vous me jugez si mal,

(A part.)

Il me connaît à fond !

(Il fait quelques pas et revient.)

(Haut.)

Je vous annonce
 Madame d'Offenbourg, ici, dans un instant !

BERNARD, furieux.

Va-t'en ! va-t'en !

PANGOLEM, à part.

Encor chassé ! mais bah ! si je perds un bon maître
 En monseigneur Bernard,
 Le chevalier Nahel me reprendra peut être...
 Adieu donc au lion ; retournons au renard !

REPRISE.

LE CHŒUR DES BOURGEOIS.

Pour oublier toutes les peurs que donne, etc.

LE CHŒUR DES BATELEURS.

Bourgeois que rien ne presse, etc.

LE CHŒUR DES SOLDATS IMPÉRIAUX.

L'oreille ouverte aux bruit d'alarmes, etc.

(Pangolem disparaît du côté opposé aux chevaliers rouges. — La ronde s'éloigne. — Les bourgeois se dispersent. — La scène se désamplit. — Wilhelmine paraît.)

SCÈNE II

BERNARD, WILHELMINE.

BERNARD, l'apercevant.

Wilhelmine! ici! dans le faubourg d'une ville soumise aux impériaux!

WILHELMINE.

Est-ce ainsi que vous accueillez une sœur... votre sœur de lait, monseigneur! sa présence vous gêne donc?

BERNARD.

Je ne dis pas cela, mais c'est trop de dévouement à vous, que de me suivre ainsi dans des dangers que tout vous ordonne de fuir...

WILHELMINE.

Vous savez bien que la fatigue ne m'effraye point! Je monte à cheval de façon à m'attirer vos éloges; vous m'appelez votre belle amazone, dans vos gaietés! Permettez-moi donc de vivre là où vous vivez... D'ailleurs, je suis superstitieuse, moi, cher duc... et je me figure qu'en guerre, je vous porte bonheur! Laissez-moi vous accompagner pendant la bataille qui se prépare!

BERNARD, d'un ton bref.

C'est impossible!...

WILHELMINE, froissée.

Je n'insiste pas. Votre Altesse va-t-elle me faire l'honneur de me ramener à l'auberge où je suis descendue?...

BERNARD, contrarié.

Mais... c'est que... j'ai un motif pour rester ici encore un moment.

WILHELMINE.

Ah ! oui, je sais... n'a-t-il pas de petites mains, de petits pieds et de doux yeux, votre motif, avec une voix...

BERNARD, entraîné.

Ravissante !

WILHELMINE.

Vous voyez bien que je le connais.

BERNARD, avec colère.

Madame d'Offenbourg !... (Se reprenant.) Eh bien, oui ! pourquoi en ferais-je mystère ? c'est une voix qui m'attire ici... celle d'une bohémienne qui, sans le savoir, est une véritable artiste. On sait qu'après la guerre la musique est ma passion la plus vive... et...

WILHELMINE.

Assez ! monseigneur !... on dirait que [vous vous justifiez !... Allons, Pangolem me reconduira.

BERNARD.

Pangolem ? je l'ai renvoyé ! (Avec intention.) Ce n'était plus moi qu'il servait.

WILHELMINE.

Renvoyé ! encore !... Vous le reprendrez ! — Si, au moins, nous avions là votre étrange ami... le chevalier Nahel !

BERNARD.

Nahel ! oh ! il ne peut être loin. (A part, en s'asseyant au pied d'un arbre, après avoir montré un siège à Wilhelmine qui s'y assied.) Allons ! c'est dit ! l'une ne viendra point, et l'autre ne s'en ira pas !... (Haut.) Vous le trouvez donc étrange, ce Nahel ?

WILHELMINE.

Eh mais ! un homme qui a l'air de n'être mêlé à rien et qui connaît tout ; souvent introuvable, et qui a été vu, dit-on, en dix endroits à la fois ! En ce moment, tenez, il doit être là quelque part qui nous écoute... et puis, ne le dit-on pas un peu sorcier ?

BERNARD.

Qu'importe ! Il m'a rendu de grands services, il m'est précieux ! Ce n'est pas un homme comme les autres, certes ! mais après tout... ce n'est pas le diable !

NAHEL, paraissant.

Pardon, monseigneur !

SCÈNE III

LES MÊMES, NAHEL.

BERNARD.

Hein ! comment ?

NAHEL.

Je dis : Pardon, monseigneur, si je vous rends mes devoirs si tard aujourd'hui. (Se tournant vers Wilhelmine.) Madame, je mets à vos pieds toutes mes adorations.

WILHELMINE, qui s'est levée,

Ah ! chevalier, vous m'avez fait peur !

BERNARD.

Eh bien, Nahel que se passe-t-il chez nos ennemis les impériaux ? pouvez-vous m'en dire quelque chose ?...

NAHEL.

Je peux vous dire... tout. L'armée du feld-maréchal est forte de trente-quatre à trente-cinq mille hommes. Dans la bataille qui se prépare, Tilly doit commander le centre ; le comte de Furstenberg, l'aile droite ; et Papenheim, l'aile

gauche. La position choisie par le généralissime est avantageuse, ses troupes devant occuper les collines qui sont à gauche de Leipsick entre Wahren et Lindenthal !

BERNARD, attentif.

Ah ! vraiment !... et c'est bien certain, tout ce que vous m'apprenez là ?...

NAHEL.

J'ai vu le feld-maréchal lui-même, et j'ai eu le talent de provoquer ses confidences. (Ici l'on voit arriver Max ; il regarde le long des boutiques, et s'avance avec précaution.)

BERNARD, à Nahel.

Mais... qui m'assure que vous n'êtes pas indiscret avec Tilly sur nous, comme vous l'êtes avec nous sur lui ?...

NAHEL.

Si vous croyez cela, monseigneur, faites-moi vite fusiller ! (A Wilhelmine.) J'ai déjà été fusillé deux fois : c'est une sensation que je prise beaucoup. (Brusquement, en se retournant, à Max qui s'est approché d'eux un peu trop.) Et vous, curieux ?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAX.

MAX, blessé, à Nahel.

Monsieur, de quel droit !...

BERNARD.

J'ai déjà vu ce jeune homme !... (A Max.) Qui êtes-vous ?

MAX.

Max Kœrner, cornette de dragons suédois. (A part.) J'étais bien sûr de le voir encore ici !

BERNARD.

Et que venez-vous faire si près de Leipsick ?

MAX.

Monseigneur...

BERNARD.

Plus bas ! nous ne devons pas être regardés ici comme des confédérés. (A part.) C'est peut-être la bohémienne qui l'attire, je l'ai déjà vu rôder de son côté.

MAX.

J'ose croire que ma présence ici n'est pas coupable. Je ne m'expose pas inutilement dans Leipsick, je me promène hors des murs...

WILHELMINE, bas à Nabel.

Ce doit être un amoureux !

MAX, achevant.

Enfin, j'ai la permission de mes commandants.

BERNARD.

Mais je commande à vos commandants, moi, monsieur ! et je désapprouve une telle permission, dans un pareil jour, quand à l'aube de demain peut-être nous livrerons bataille. Rejoignez donc votre compagnie, je le désire, au besoin, je l'ordonne.

MAX, s'inclinant.

J'obéis. (A part, avant de disparaître.) Mais la nuit est loin encore !... Je reviendrai.

BERNARD, à Nabel.

Chevalier, puisque vous voici, c'est vous qui aurez l'honneur de ramener chez elle, madame d'Offenbourg. (Nabel s'incline.) Moi, je vais profiter de mon incognito, pour entrer là un moment. (Il montre la taverne, et au moment d'y entrer.) Au revoir, ma belle amazone...

WILHELMINE.

Au revoir, quand il vous plaira, monseigneur. (A part, pendant que Bernard dit quelques mots bas à Nabel.) Non ! je ne puis m'arracher d'ici !...

SCÈNE V

WILHELMINE, NAHEL.

NAHEL, revenant.

Je suis aux ordres de madame d'Offenbourg.

WILHELMINE, gaiement.

Dites donc, chevalier, est-ce vrai ce qu'on dit de vous ?

NAHEL.

Quoi donc, madame ?...

WILHELMINE.

Que vous êtes sorcier ?

NAHEL, riant.

Moi ! par exemple ! mais non.

WILHELMINE.

Ce non-là vaut bien des *oui* !

NAHEL.

Cependant, s'il peut vous plaire que je sois sorcier !... je le suis.

WILHELMINE.

A l'instant ? comme cela ?... sans façon ?

NAHEL.

Sans façon ! comme cela ! à l'instant !

WILHELMINE.

Encore voudrais-je des preuves de votre sorcellerie !

NAHEL, à demi-voix.

Écoutez... Vous êtes venue, dans cette promenade, retrouver votre illustre frère de lait, le duc Bernard de Saxe-Weimar. C'était un peu pour l'engager à la prudence ; c'était beaucoup pour vous mettre entre lui et une

certaine petite chanteuse qu'il vient écouter à cette place...
— Est-ce vrai?...

WILHELMINE.

Quand ce serait vrai?... ce n'est pas tout, je pense?

NAHEL.

Vous craignez que votre noble ami soit amoureux de cette bohémienne. Eh!... dame! le duc est passionné de musique; il y a de grandes séductions dans une belle voix; et celle de la Cœcilia est irrésistible...

WILHELMINE, avec colère.

Ah! je sais! je sais!... (En s'éloignant de Nabel, très-bas, comme à elle même.) Ah! cette voix, pour la posséder, je ne sais pas ce que je donnerais!...

NAHEL, comme si elle avait parlé tout haut.

Oui! en paroles! c'est toujours comme cela!... « Je ne sais pas ce que je donnerais!... »

WILHELMINE, étonnée.

Qu'entends-je là?

NAHEL.

Ce que je dis, madame; oh! j'ai l'oreille d'une finesse... diabolique! Ce matin, tenez, vous avez parlé très-bas à Pangolem? moi, j'étais, à ce moment, dans la tente du maréchal Tilly... eh bien, j'ai entendu.

WILHELMINE, saisie.

Ce que je disais à Pangolem, vous l'avez entendu à deux ou trois lieues de là?

NAHEL.

« Pangolem, disiez-vous, je veux savoir où le duc va maintenant presque chaque soir. »

WILHELMINE.

C'est prodigieux!

NAHEL.

En paroles donc, c'est toujours comme cela. (Imitant Wilhelmine.) « Ah ! pour avoir cette chose, ce rien, que ne donnerais-je pas !... » (Changeant de ton.) Vous ne donneriez pas seulement votre âme !

WILHELMINE, tressaillant.

Mon âme ! (Se remettant.) Comment ! mon âme ! mais ne l'ai-je pas donnée au duc ?...

NAHEL.

Et qu'est-ce qu'il en fera, le duc ?

WILHELMINE.

Son bonheur, j'espère !

NAHEL.

Ce qui veut dire que vous l'aimez.

WILHELMINE, avec élan.

Ah !... si je l'aime !... (Se reprenant.) Mais qui donc êtes-vous, monsieur, pour m'oser parler ainsi ?...

NAEL.

Si je vous le dis vous ne me croirez pas !... Et pourtant, il faut de la franchise ! (Très-simplement.) Je suis le diable !

WILHELMINE.

Vous !

NAHEL.

Mais un diable dont la puissance est bornée, hélas ! Aussi, pour réussir chez les hommes... je me fais aider par les femmes... Vous m'aidez.

WILHELMINE.

Moi !

NAHEL, sans s'arrêter.

En revanche, je vous délivrerai de la chanteuse-bohème... je vous débarrasserai de sa voix, d'abord !

WILHELMINE.

En vérité ! je ne sais que croire de tout ce que vous venez de me dire ; cela me trouble... D'ailleurs, vous devez ne faire rien pour rien ; si vous réussissez, que me demanderez-vous ?

NAHEL.

N'ayez pas peur !

WILHELMINE.

Vous m'effrayez ! Ça, monsieur !... vous ne vous permettez pas de m'aimer au moins ?

NAHEL.

Voilà bien une idée de femme ! si je réponds : *Non !* vous ne me le pardonnerez pas... Si je dis : *Oui !* vous me repousserez. Allez ! allez ! vous pouvez vous fier à moi, je ne suis pas un homme.

WILHELMINE, regardant au dehors.

Voyez ! n'est-ce pas elle, cette bohémienne ?

NAHEL, sans même regarder.

Cœcilia ? oui, c'est elle !

WILHELMINE.

Ah ! je voudrais l'aimer et, malgré moi..., je la haïs ! Chevalier, si je dois être sacrifiée, que ce ne soit point à elle ! pas de crimes !... mais délivrez-moi de cette créature... après... nous verrons !

SCÈNE VI

LES MÊMES, COECILIA, PANGOLEM. D'une main, Cœcilia porte appuyés sur son épaule deux bâtons, qui, garnis d'une toile, doivent former une sorte de tente. De son autre main, elle tient une espèce de guitare.

COECILIA, parlant à Pangolem encore dans la coulisse.

Mais non, je vous remercie ! je n'ai pas besoin de domes-

tique, moi ! (A part, en voyant Nahel.) Encore cet homme dont les yeux m'effrayent !

PANGOLEM, entrant.

Pourquoi refuser mes services?... Vous me payerez sur vos bénéfices... je saurai les faire augmenter !... Voyons, laissez-moi vous débarrasser de cet attirail.

COECILIA.

Je ne veux pas de vos services, encore une fois. (Elle va déposer son fardeau dans un coin à droite.)

NAHEL.

Pangolem n'est donc plus au duc Bernard ?

PANGOLEM.

Je suis encore renvoyé, monsieur le chevalier. (Regardant Wilhelmine.) Il paraît que je sers trop bien les dames !

NAHEL.

Et voilà pourquoi tu veux entrer dans la maison de cette bohémienne... qui n'a pas même de maison !

PANGOLEM.

Hum ! hum ! pour avoir des palais, elle n'aurait qu'à vouloir !

NAHEL.

Et voilà pourquoi tu voudrais l'aider, toi, vertueux serviteur ! et voilà pourquoi tu n'es pas venu tout droit à moi, comme d'ordinaire, quand on t'envoie au diable !

WILHELMINE, pour être entendue de Coécilia.

Ainsi, monsieur, c'est là cette jeune fille dont vous m'avez parlé avec tant d'éloges ?...

COECILIA, à part.

Lui !

NAHEL.

C'est elle-même, madame la comtesse.

WILHELMINE, à Cœcilia.

On dit que vous chantez à merveille, mon enfant, sans avoir jamais reçu de leçons, si ce n'est des oiseaux, et ignorant, comme eux, tout ce que dit votre voix !

CŒCILIA.

Oh ! les oiseaux savent ce qu'ils chantent, madame !... Dieu les aime, il leur met des ailes, il les instruit... moi, je chante simplement des choses que j'ai apprises de ma mère, sur des airs... que je ne sais pas d'avance et qui me viennent dans la voix, et... alors... — Mais, voilà tout !

WILHELMINE.

Et c'est charmant ! (Montrant ce que Cœcilia a déposé à droite.) Qu'est-ce donc que ce bagage, qui me semble bien lourd pour vous ?

CŒCILIA.

Une tente qui m'abrite la nuit, partout où je vais chanter.

WILHELMINE.

Mais... qui vous défend, pauvre petite ? qui vous protège ?

CŒCILIA.

Sainte Cécile, qui est ma patronne (à Pangolem qui s'était rapproché d'elle), et je n'ai besoin de personne ! (Tombant assise, à part.) Ah ! je suis épuisée ! et je n'ai pas vu Max aujourd'hui !

PANGOLEM, à Nabel, pendant que Wilhelmine parle bas à Cœcilia.

Reprenez-moi, monsieur le chevalier, puisque vous en avez l'habitude ! (Plus bas.) Je pourrai encore vous être utile !

NAHEL.

Au fait, tu es bien assez vicieux pour cela ! Je t'ai renvoyé, la dernière fois, parce que tu étais trop cynique ! T'es-tu corrigé ?...

PANGOLEM.

Complètement ! je suis devenu hypocrite ; ça rapporte bien plus !

NAHEL.

Je te reprends. Promène-toi, observe pour mon compte ; mais ne l'éloigne pas.

COECILIA, *Wilhelmine.*

Merci, madame, je ne puis rien accepter ainsi... quand j'aurai chanté, si mon chant vous a plu, je recevrai voire offrande.

WILHELMINE.

Eh bien, nous vous écoutons, ma belle.

COECILIA.

Je commence. (*A elle-même.*) Pourrai-je chanter, mon Dieu ! je me sens si faible !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, puis BOURGEOIS et BOURGEOISES, PROMENEURS DIVERS, SOLDATS IMPÉRIAUX, etc., arrivant peu à peu. Enfin, BERNARD, qui, en sortant de la taverne, à la voix de la chanteuse, ne se laisse pas voir d'abord aux personnages en scène.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

COECILIA.

A moi, les fils de la vieille Allemagne,
Par qui, dans la campagne,
Comme dans la cité,
Mon chant de joie ou de tristesse,
Souvent fut écouté.
Comme on chante une majesté,
Je vais vous chanter son altesse,
Son altesse la Pauvreté !

2.

CHŒUR DE BOURGEOIS.

C'est la chanteuse de Bohême,
 C'est la cigale aux tendres sons,
 Qui prend aux chanteurs des buissons
 Des chants qu'on écoute et qu'on aime :
 C'est la cigale de Bohême,
 Amis, écoutons ses chansons !

COECILIA.

LA DÉESSE DE LA PAUVRETÉ.

BALLADE.

Dans le jour sans ombre et la nuit sans voiles,
 Aux vents des hivers, aux feux des étés,
 Sommets orageux couronnés d'étoiles,
 Prés, landes, ravins, torrents indomptés ;
 Profonde forêt qui grondez sans cesse,
 Chemins sablés d'or, gazon velouté,
 Laissez-la passer, la bonne déesse,
 La bonne déesse
 De la Pauvreté !

LES BOURGEOIS.

Écoutons,
 Et fétons
 La chanteuse naïve,
 Qui, ce soir, nous arrive.
 Écoutons !

COECILIA, reprenant.

Prés, landes, ravins, bois grondant sans cesse,
 Chemins sablés d'or, gazon velouté,
 Laissez-la passer, la bonne déesse,
 De la Pauvreté !

}

Elle a voyagé plus que l'hirondelle,
 Souffrant et chantant, l'œil brillant d'espoir,
 Aux fortes vertus, demeurant fidèle,
 Et par le labeur prêchant le devoir !
 Elle a de l'histoire rempli les annales,
 Aidant les héros, sans réclamer rien,
 Et vous élevant, vastes cathédrales,
 Pour fixer au sol le culte chrétien !

II

Tout naît et grandit sous sa main féconde.
 Grâce à ses enfants partout rassemblés,
 Elle réjouit et nourrit le monde,
 Avec les raisins, les fleurs et les blés.

Elle a pour palais l'âme du poète,
 Et pour chevalier l'apôtre martyr ;
 Et, dans l'univers, ce sera sa fête,
 Jusqu'au jour où Dieu l'en fera sortir !

ENSEMBLE.

BERNARD.

C'est ravissant ! à cette voix touchante,
 Je crois sentir des pleurs mouiller mes yeux.
 Ce n'est plus rien de terrestre qui chante,
 Est-ce un écho de quelque voix des cieux !...

WILHELMINE et NAHEL.

C'est trop charmant ! à cette voix touchante,
 On voit des pleurs briller dans tous les yeux,
 Ce n'est plus rien de terre-tre qui chante !
 Est-ce un écho du grand concert des cieux ?

PANGOLEM et LE CHOEUR.

C'est ravissant ! à cette voix touchante,
 On sent des pleurs qui vous montent aux yeux,
 On ne croit plus que c'est elle qui chante,
 Est-ce un écho de quelque voix des cieux ?...

WILHELMINE, en apercevant Bernard qui, peu à peu, s'est avancé
 de façon à se laisser voir.

Il est là, l'admirant,
 La chanteuse maudite !
 A longs traits s'enivrant
 Du charme qui m'irrite !

Contenons-nous pourtant ! et cachons-nous à lui !

COECILIA.

Ah ! mon Dieu ! que ma voix est donc faible aujourd'hui.

(Portant la main à sa poitrine.)

Je sens, là, comme une souffrance...
 Serait-ce la faiblesse ? hélas !
 Non ! c'est plutôt d'impatience ;
 Car voici que le soir s'avance,
 Et mon ami ne paraît pas !

NAHEL, en regardant Coécilia.

Attends ! attends, fauvette de Bohême !
 J'ai le moyen de l'emporter sur toi !

(Appelant.)

Pangolem ?

PANGOLEM, attendri d'une façon comique et montrant Cœcilia.

Je me sens dans une ivresse extrême,
Monsieur, à ce chant-là!

NAHEL.

Pas un mot et suis-moi!

(Suivi de Pangolem, il se dirige vers la première boutique de gauche; il y entre et on le voit s'installer pendant ce qui suit.)

LES BOURGEOIS.

Écoutez

Et fétons

Cette voix qu'on adore,
Oh! chante, chante encore!
Écoutez!

COECILIA, reprenant.

III

Savez-vous où va la bonne déesse,
Qui sous le grand ciel n'a ni feu, ni lieu,
Et du sud au nord voyage sans cesse?...
La bonne déesse! Elle va vers Dieu!

Laissez-la passer, heureux de la vie...

NAHEL; il a pris un costume de marchand forain: il a devant lui des caisses pleines de pièces d'argent et de pièces d'or. Tout à coup on l'entend crier d'une voix stridente:

A moi, bourgeois, à moi! j'ai là dans ma boutique,
Un fleuve débordé: c'est le pactole antique,
Regardez! regardez mes deux mains y plongeant!
Avancez donc, badauds, accourez, foule avide,
Et que, dans un instant, mon magasin soit vide.
J'offre pour presque rien de l'or et de l'argent!

BOURGEOIS, se retournant.

Que dit donc ce marchand à la langue dorée?
Allons voir s'il est fou!

AUTRES BOURGEOIS.

Allons!

D'AUTRES ENCORE.

Allons aussi!

BERNARD, à part, regardant Cœcilia.

Eh quoi! tout à l'heure adorée...
Et déjà délaissée ainsi!

COECILIA, faisant effort sur elle-même.

Laissez la passer, heureux de la vie !
La bonne déesse...

(Personne ne l'écoute plus.)

NAHEL, s'accompagnant du bruit qu'il fait en agitant l'argent et l'or
qu'il a devant lui.

Qui veut de l'argent pour du cuivre ?
Pour de l'argent qui veut de l'or ?...
Je vends le métal qui fait vivre !
Je verse un vin où tout s'enivre !
J'ai de la graine de trésor !
Qui veut de l'argent pour du cuivre ?
Pour de l'argent qui veut de l'or ?...

BOURGEOIS et BOURGEOISES, s'empressant devant la boutique
de Nahel.

Pour mon cuivre, à moi, tout de suite,
De l'argent ! de l'argent encor !
Et maintenant vendez-nous, vite,
Pour cet argent-là beaucoup d'or !...
Donnez !...

NAHEL.

Tenez !

BOURGEOIS.

Donnez !...

NAHEL.

Prenez !

PANGOLEM, à Nahel.

Ils ne sont pas même étonnés !...

NAHEL.

STROPHE.

I

Celui-là qu'on sait riche, on le craint, on l'envie,
Pour lui, le blé doit croître et le raisin mûrir :
L'homme à la bourse creuse est de trop dans la vie,
Et qui n'a pas d'argent doit se taire et mourir !
Qui veut de l'argent pour du cuivre,
Etc., etc.

NAHEL

COECILIA.

Tristes efforts perdus !
Ils ne m'écoutent plus !

BERNARD, allant à elle et à mi-voix.

Puisqu'ainsi l'on vous délaisse,
De moi vous recevrez bien
Le prix de vos chansons, ma petite déesse? ...
(Il lui offre une bourse.)

COECILIA, à part.

Encore lui ! ce seigneur qui me pourait sans cesse.
(Haut.)

Non ! merci, mouseigneur, de vous j'aime mieux rien.
(Elle se détourne de lui.)

BERNARD.

N'allons pas la fâcher ! pour plaire à cette altesse,
Il faudra recourir à quelque autre moyen !...

NAHEL.

Voici de l'argent pour du cuivre,
Pour de l'argent, voici de l'or !

BERNARD, se dirigeant vers la boutique.

Cà ! vraiment, c'est incroyable !
C'est vraiment surnaturel !
(Regardant.)

Mais quoi ! c'est Nahel ! ô ciel !
Serait-ce vraiment le diable
Que ce chevalier Nahel !

NAHEL.

II

Les cultes épuisés se suivent à la tombe,
Sans que le genre humain leur jette un cri d'adieu,
Mais fier sur les débris d'un grand passé qui tombe,
L'or envahit le monde et va remplacer Dieu !
Qui veut de l'argent pour du cuivre ?
Etc., etc.

COECILIA.

Tristes efforts perdus !
Ils ne m'entendront plus !

NABEL, sortant de la boutique et reprenant la scène en montrant les bourgeois à Wilhelmine.

Avec ce troupeau docile,
Voilà comment l'ur chantant,
Fait pleurer sainte Cécile,
Et rire le vieux Satan !

(Ici, un roulement de tambour et un son de trompette annoncent la retraite qu'on bat et qu'on sonne. Wilhelmine s'approche alors de Cécilia pour lui donner sa bourse. Nabel voit ce mouvement, il s'avance et tend la main pour transmettre à celle-ci l'offrande de celle-là. Wilhelmine laisse en effet Nabel prendre sa bourse, mais Nabel, au lieu de la passer à Cécilia, la jette en arrière à Pangolem. Les deux femmes n'ont rien vu.)

ENSEMBLE.

NAHEL.

Bourgeois, voici la retraite qui sonne,
Rentrez chez vous, allez bien repus,
Qu'ici le guet ne trouve plus personne...
Allez dormir, couchés sur vos écus !

PANGOLEM.

Bourgeois, voici la retraite qui sonne, etc.

BERNARD.

Puisque voici la retraite qui sonne,
Que rien ici ne nous retienne plus ;
En attendant que le canon résonne,
Rentrions au camp, assez d'instanta perdus !

WILHELMINE.

Elle s'est tue et Bernard l'abandonne !
De doux espoir en moi sont revenus...
Mais on entend la retraite qui sonne,
Allons rêver des beaux jours attendus.

COECILIA.

Déjà voici la retraite qui sonne !
Résignons-nous, en vain ne chantons plus,
Dieu ne veut pas que l'espoir m'abandonne,
Il me paiera les chants que j'ai perdus !

LES BOURGEOIS.

Amis, voici la retraite qui sonne,
Puisqu'en ces lieux rien ne nous retient plus,

Pour que le guet n'y rencontre personne,
 All us dormir le long de nos ecus !

(L'accompagnement et le bruit de la retraite qui s'éloignent vont décroissant, jusqu'à la fin de la scène, tandis que les boutiques se ferment et que le théâtre se dégaruit. La lanterne du cabaret a été allumée.)

SCÈNE VIII

COECILIA, MAX.

MAX, on le voit sortir de la deuxième boutique, il arrive derrière Cœcilia sans qu'elle l'ait pu voir, et, se penchant au-dessus d'elle, il dit doucement :

Cœcilia !

COECILIA, tressaillant.

Max ! mon ami ! vous ici !... mais la retraite est sonnée !

MAX.

Rassure-toi ! pour rentrer au camp, je sais un passage qui abrège le chemin de moitié.

COECILIA.

D'où venez-vous donc, si tard ?

MAX.

Oh ! pas de bien loin ! je m'étais caché dans une de ces baraques foraines... là. (Il regarde au fond.) Ah ! la baraque est fermée ! elles sont toutes fermées, ma foi ! et les maisons aussi !... Où vas-tu reposer, toi, cette nuit ?...

COECILIA, allant prendre l'appareil qui lui fait une tente et l'ouvrant.

Là-dessous ! j'y dors tranquille, et vous savez que je ne veux pas encore changer de logement.

MAX.

Mais à la prochaine trêve, tu as promis de devenir ma femme.

COECILIA, avec inquiétude.

Max, mon ami, je voudrais vous garder là, mais...

MAX.

Sois tranquille, je serai rentré à l'heure... mais j'ai à te parler, Cœcilia. — Un jour, tu m'as confié ce que tu avais, disais-tu, de plus précieux...

COECILIA.

Oui; une lettre cachetée, seul héritage de ma mère, une lettre que je devais remettre au roi Gustave-Adolphe, si je me trouvais dans une situation désespérée...

MAX, la tirant de son sein.

Demain, Cœcilia, à l'aurore peut-être, une bataille va se livrer; il se pourrait que...

COECILIA, émue.

Max !

MAX.

Il se pourrait que je fusse blessé, fait prisonnier peut-être!... qui sait! Il ne faut pas que cette lettre puisse passer dans des mains étrangères. La voici, Cœcilia, reprenez-la.

COECILIA.

Vous le voulez?... rendez-la moi donc jusqu'après la bataille...

MAX.

Maintenant, mettez un baiser sur mon front, chère brave enfant, et adieu ! (Il s'agenouille, elle l'embrasse au front.)

DUO.

MAX.

C'est quand on quitte ce qu'on aime,
Qu'on sent le mieux tout son amour,
L'âme s'envole du cœur même,
Et l'on se croit au dernier jour !

Autrefois, j'exposais ma vie,
 Sans qu'elle eût aucun prix pour moi,
 Maintenant que tu l'as bénie,
 Elle vaut les destins d'un roi!...

COECILIA.

De la vie en m'ouvrant le livre,
 Je sentis mon cœur s'animer,
 Et j'appris ce qu'on nomme : Vivre,
 Quand j'appris ce qu'on nomme : Aimer !
 Mais silence,
 Il nous faut bannir
 Cette ressouvenance...
 L'heure avance,
 Adieu, cher plaisir,
 Il faut déjà partir !

MAX, avec une expression croissante de tendresse.

Ah ! laisse-moi me le redire encore,
 J'étais un dur soldat,
 Amoureux du combat!...
 C'est toi qui fis en moi luire une aurore,
 Et tu m'as transformé,
 Dès que tu m'as aimé!

COECILIA, émus.

Max, taisez-vous ! un danger plein de charmes
 Semble planer sur nous,
 En ce moment trop doux.
 En me parlant, vous m'arrachez des larmes,
 Abrégeons ces adieux,
 Car j'ai peur de vos yeux !

MAX.

Peur ! rassure-toi donc, enfant à moi promise,
 La candeur de ton front te protège encor mieux
 Que la coupole d'une église !

COECILIA.

Je vous crois ! je vous crois ! Max ! mais l'heure vous crie,
 De fuir ce lieu.

MAX.

Tu le veux ! oui, je pars... A moi ta main chérie,
 Et puis... adieu !

COECILIA.

Adieu.

MAX.

Adieu.

REPRISE ENSEMBLE.

C'est quand on quitte ce qu'on aime,
Etc., etc.

MAX, avec une piété grave.

Dieu des combats, la bataille s'apprête,
On m'y verra le héros du devoir,
Mais tiens ton bras étendu sur ma tête.

(Regardant Cœcilia.)

Pour qu'une fois encor, je puisse la revoir !

COECILIA.

Ami, c'est bien, ainsi fais ta prière,
Et souviens-toi qu'en cet instant cruel,
Tout ce que j'aime est dans le ciel,
Excepté toi, mon espoir sur la terre !

MAX.

Adieu ! c'en est assez !

COECILIA.

Ah ! que Dieu te ramène !

(On entend un coup de canon presque immédiatement suivi de quelques autres ; Cœcilia reprend épouvantée.)

O ciel ! c'est le canon, cela !

MAX.

Une attaque soudaine !
Et je n'étais pas là !

ENSEMBLE.

COECILIA.

Va ! pars ! que l'ardeur t'enflamme !
Bien haut tiens ton oriflamme !
Cours ! vole ! emportant mon âme,
Au fond de ton vaillant cœur !
Va, cours ! Ton Dieu te réclame,
Sois brave et reviens vainqueur !

MAX.

Je pars ! l'ardeur qui m'enflamme
 Bien haut tiendra l'oriflamme,
 En moi, j'emporte ton âme,
 A toi, je laisse mon cœur !
 Au feu, mon Dieu me réclame,
 Et Dieu veut qu'on soit vainqueur !

(Max s'élançe par le fond à droite.)

SCÈNE IX

COECILIA, seule, puis UNE RONDE DE HULANS,
 puis NAHEL.

Il est parti ! arrivera-t-il à temps ?... Cet affreux bruit ne continue pas... ce n'était qu'une alerte peut-être... (Écoulant.) Plus rien ! le silence !... — Ah ! cette journée de fatigue, ces défaillances, ces émotions... je suis brisée ! L'angoisse où Max m'a laissée devrait me tenir debout, agitée, sans songer au sommeil... et malgré moi je succombe à mon accablement... Ah ! pauvres êtres humains !... quelle faiblesse !... — Max arrivera-t-il à temps ?... (En parlant elle s'est étendue sur une natte qui était attachée à la tente ; sa voix s'est alourdie ; elle s'endort. La nuit est tout à fait venue ; les étoiles brillent au ciel, on voit passer au fond du théâtre une ronde de Hulans, soldats impériaux.)

CHOEUR DE HULANS.

Dors tranquille,
 Dans la nuit,
 Vieille ville !
 Pas de bruit.

Plus d'un homme,
 Vieux guerrier,
 Fait son somme,
 Le dernier.

Sous les cieux,
 Tout est sombre !
 Et plein d'ombre,
 Pour nos yeux !...

Quel butin,
Nous prépare,
La bagarre
De demain !...

Dors tranquille,
Dans la nuit,
Vieille ville !
Pas de bruit.

Plus d'un homme,
Vieux guerrier,
Fait son somme,
Le dernier !...

Adieu, fête,
Car tout dort,
Hors la mort,
Qui s'apprête

Au festin,
Qu'elle espère,
Dans la guerre
De demain !

Dors tranquille,
Dans la nuit,
Vieille ville !
Pas de bruit !...

(La ronde s'éloigne ; Nahel paraît.)

NAHEL, s'approchant de la tente et regardant Cœcilia.

Elle dort, singulier pouvoir que le mien ! Parce que cette enfant est innocente, et qu'elle ne m'aide en rien, il faut que je recoure à des ruses vulgaires... comme... celle-ci. (Il enlève adroitement la petite armature qui forme la tente de Cœcilia et la laisse ainsi exposée à l'air de la nuit.) L'air devient glacé. Si la voix de la chanteuse résiste à cette nuit passée sous les étoiles, cela pourra m'étonner, moi, qui ne m'étonne guère. (En dormant, Cœcilia pousse un cri étouffé.) Elle va s'éveiller peut-être... Emportons toujours le palais voyageur. (Il disparaît.)

SCÈNE X

COECILA, seule. Elle s'éveille en sursaut.

Dieu! ma mère! Max! pitié!... où suis-je donc?... (Elle se lève.) Ah! quel bonheur! c'était un rêve! oui... car je n'ai pas quitté cette place... mais quel horrible rêve! Max était déserteur! jugé! condamné! Ah! ils allaient le tuer!... lui! mon seul ami! ma seule espérance!... mais tout cela... il me semble que c'est vrai!... (Avec force.) Oui! j'en suis sûre! c'est vrai! ce rêve est un avertissement d'en haut. (Se levant tout à fait.) Il faut sauver Max! il faut courir!... courir! où?... Au camp! Oh! j'y arriverai! j'arriverai jusqu'à Gustave-Adolphe s'il le faut! Ah! quel secours! cette lettre de ma mère! Je te remercie Max de me l'avoir rendue! c'est ton salut peut-être! courons!... (Elle se précipite au fond à gauche; Max reparaît du côté opposé.)

SCÈNE XI

MAX, puis LES MANTEAUX ROUGES, puis NAHEL.

MAX, reparaissant par la droite, l'air égaré.

Malheur! malheur! je suis perdu! les lignes ennemies occupent le passage que je devais prendre pour rentrer au camp! Je suis perdu! je suis déserteur! c'est la honte! heureusement, c'est aussi la mort. (Regardant sur la place.) Cœcilia! Cœcilia n'est plus ici... où donc est-elle?... Je ne pourrais donc pas même lui dire adieu! (Avec égarement.) Cœcilia! Cœcilia! je mourrai donc sans l'avoir revue! (En allant regarder de tous côtés, tout éperdu, il se trouve face à face avec trois des promeneurs dits les Manteaux rouges; il recule comme malgré lui en disant.) Les Manteaux rouges! oui, ce sont eux! je ne me trompe pas. (Nahel a paru derrière les Manteaux rouges; mais il se tient à l'écart et observe Max.)

ENSEMBLE.

LES MANTEAUX ROUGES.

Ces masques, ces manteaux à tous cachent les traits,
Des Invisibles,
Juges mystérieux aux lâches intérêts
Inaccessibles.

A leur noir tribunal, secret comme la mort,
Tout est possible ;
Leur justice est souvent plus forte que le sort,
Elle est terrible.

Douces pour l'opprimé, leurs lois pour l'opresseur
Sont inflexibles.
Et du Danube au Rhin, on nomme avec terreur
Les Invisibles !

MAX, à lui-même.

Les Invisibles sont partout, ils savent tout ! ils peuvent tout ! Si je m'abandonnais à leur justice?... — Il ne peut rien m'arriver de pire que de mourir... et je reverrai peut-être Cécilia!... allons!... (A voix haute.) Chevaliers rouges ! je veux comparaitre devant les Invisibles!... (silence.) Je le veux ! je le veux ! je le veux ! ! que faut-il que je fasse?... (Un des trois chevaliers tire de dessous son manteau une écharpe rouge qu'il montre à Max, en lui demandant, par un signe, s'il veut se laisser bander les yeux. Un autre lui montre le fond à droite ; le troisième lui tend la main comme pour le conduire.)

MAX.

Je suis prêt... partons ! (On lui bande les yeux, on le prend par la main, il disparaît au milieu des manteaux rouges sur la reprise du chant.)

SCÈNE XII

NAHEL, il s'avance lentement en se frottant les mains avec une expression joyeuse et cruelle.

Va, va, beau soldat amoureux ! nous nous reverrons bientôt. Si ta Cécilia n'est pas perdue par moi, tu seras

perdu par elle, et tu la perdras toi-même ! la pauvre fille, je viens de la voir passer les cheveux au vent, éperdue, folle !... de ce petit côté, tout va bien !... dans les deux camps aussi tout va bien ! on se prépare à une lutte terrible ! et j'y aurai aidé, tout va bien ! je respire ! je suis content.

AIR.

(Avec joie.)

Demain, quand se taira le bruit tonnant des armes,
 Epousea, mères, sœurs attendront en alarmes,
 Ceux qui seront restés sans haleine étendus...
 Après beaucoup de sang, il faut beaucoup de larmes,
 Femmes ! pleurez ceux-là qui ne reviendront plus !

(En ricanant.)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Vive la gloire des armes !
 En avant, soldats, mourez !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Coulez à flots sang et larmes,
 Enfants et femmes, pleurez !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Dans la nuit, pour moi s'apprête,
 Au nom du Dieu de pardon,
 La plus triomphale fête !...
 Chrétiens, égorgez-vous donc !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(Avec une tristesse amère et profonde.)

Mais toujours dans l'immense arène,
 Verra-t-on le pauvre mortel
 Combattre l'inférieure haine,
 Avec une arme surhumaine,
 Que l'on croirait forgée au ciel ?...

Pourquoi donc rend-elle insensible,
 A chaque douleur tour à tour,
 Cette arme pour nous invincible,
 Par qui l'homme peut l'impossible,
 Et que la monde appelle : amour ?
 Amour ! amour ! ! !
 Qu'est-ce donc que l'amour ?...

(En revenant à son expression précédente.)

Qu'importe ! combattons, soldats de l'anathème,
Et toi, de ton berceau jusques à ton cercueil,
Défends-toi donc, mortel, de nous et de toi-même,
Et combats par l'amour ! nous vaincrons par l'orgueil !

A nous ce vaste monde,
Où notre armée abonde !
Qu'en vain sur lui Dieu gronde !
Toi, vertu, souffre et meurs.
A bout de pleurs !

A Dieu faisons la guerre !
Que le ciel désespère,
Et qu'un jour cette terre
Salue avec terreur
L'enfer vainqueur !

(La ronde de hulans repasse au fond chantant en sourdins.)

Dors tranquille,
Dans la nuit,
Vieille ville, etc.

(Pendant la ritournelle, l'officier, apercevant Nabel, lui crie : « Qui vive ! »
Celui-ci s'approche, et sur un signe qu'il fait, l'officier vient à lui.
Nabel lui parle bas, puis s'éloigne, et la ronde reprend sa marche en
chantant très-piano.)

INTERMÈDE

Sur les dernières mesures du chœur de hulans qui s'éloigne, on entend une voix qui semble d'abord sortir de terre. C'est celle de Satan, dont le visage paraît au soupirail de la cave du cabaret, éclairé par la lanterne suspendue devant la porte.

SATAN.

A moi, sainte glorieuse chantant dans les étoiles, à moi !
(On voit alors la plus brillante étoile du ciel se dilater, s'agrandir, et, au centre on voit apparaître sainte Cécile, ainsi encadrée comme dans un tableau à fond d'or.)

LA SAINTE.

Est-ce toi qui m'appelles, Satan !

SATAN.

C'est moi, qui ai passé la journée dans la cave de cette taverne à travailler les vins. — Eh bien, qu'en dites-vous?... mon Nahel est bien adroit !

LA SAINTE. •

Ma Cœcilia est bien pure !

SATAN.

Je me pique d'honneur, moi : je mettrai, s'il le faut, tout l'enfer contre elle : elle est perdue.

LA SAINTE.

Tous les anges combattront pour Cœcilia ! Elle est sauvée.

SATAN.

Nous verrons !... A demain !

LA SAINTE.

A demain ! (Satan disparaît ; l'étoile revient à sa dimension première. La ronde de hulans s'est éloignée, le chœur ne s'entend plus.)

ACTE DEUXIÈME

La lisière d'un bois longeant la plaine de Breitenfeld (près de Leipsick.)
La nuit qui précéda la bataille. A gauche, une cabane de charbonnier.

SCÈNE PREMIÈRE

SOLDATS SUÉDOIS, puis WILHELMINE, déguisée en trompette de dragons; puis NAHEL déguisé en vivandier. Au lever du rideau les soldats sont assis ou étendus çà et là. Il fait encore nuit.

CHŒUR, à demi-voix.

Tandis que les bourgeois, bien clos et bien tranquilles,
Sommeillent sur la foi des gardiens de leurs villes,
Nous autres, nous soldats, résignés et dociles,
Nous songeons à demain comme au dernier demain.

N'embrasserons-nous plus nos mères délaissées!
Reverrons-nous encor nos blondes fiancées
Ou d'attendre toujours s'étant enfin lassées.
Dans de nouvelles mains ont-elle mis leur main

Demain est semblable à la veille
Pour le citoyen dans son lit ;
Pour le pauvre soldat qui veille
Demain peut-être c'est l'oubli !...

REPRISE.

Tandis que les bourgeois, etc.

WILHELMINE, entrant.

Sous ce costume de trompette de dragons, Bernard ne me reconnaîtra... que lorsque je le voudrai... C'est égal ! je

me sens un peu embarrassée, et même un peu émue... Bah !... puisque me voilà soldat, si j'essayais de boire pour me donner courage !... Holà, vivandier !

NAHEL, se retournant et à demi-voix.

Ce que j'ai là est bien rude pour le goût de madame d'Offenbourg...

WILHELMINE, reculant effrayée.

Que dites-vous ?... qui êtes-vous ?

NAHEL.

Je peux ne pas vous le dire et garder mon avantage sur vous ; car je sais votre nom, moi, et que vous vous êtes déguisée ainsi pour suivre le duc Bernard...

WILHELMINE.

Silence !...

NAHEL.

Mais n'ayez pas peur, je suis un ami. (Relevant les cheveux qui lui couvraient le front.) Regardez-moi.

WILHELMINE.

Nahel !

NAHEL, se cachant le front.

A votre tour, silence !

WILHELMINE, plus bas.

Nahel sous ce costume !

NAHEL.

Une fantaisie, n'y prenez pas garde. Songez seulement qu'ici, sous cet habit, je peux encore vous servir !

WILHELMINE.

Eh bien, avez-vous quelque nouvelle à me donner ?

NAHEL.

A l'heure qu'il est, la Bohémienne a sans doute perdu la voix dont vous étiez jalouse !...

WILHELMINE.

Se pourrait-il ?

NAHEL.

Vous avez pu voir tantôt de quelle façon dégagée votre noble ami a quitté cette petite dès qu'elle a cessé de chanter...

WILHELMINE.

En effet !...

NAHEL.

C'est qu'il n'est amoureux que de sa voix ; et votre amour doit être déjà rassuré.

WILHELMINE.

Vous croyez donc qu'elle ne chantera plus ?

NAHEL.

Je le crois si bien que... si vous vouliez y mettre le prix, cette voix tant aimée du duc... cette voix, je vous la transmettrais...

WILHELMINE.

A moi, la voix de Cœcilia !... vous êtes fou !

NAHEL.

Vous ne me croyez donc déjà plus sorcier !

WILHELMINE.

Mais vous me faites peur ! quoi, vraiment ! vous pourriez... non ! c'est une plaisanterie ! (Essayant de rire.) Mais enfin, si cela était possible, quel prix voudriez-vous donc ?

NAHEL.

Silence ! voici le duc ! (Ils se séparent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BERNARD; il est soucieux.

BERNARD, regardant autour de lui.

J'ai maintenant remords d'avoir été tantôt chercher loin d'ici des distractions et du plaisir... En revoyant nos soldats suédois et saxons fatigués, affaiblis, presque épuisés par les privations, malgré moi, j'ai peur du résultat de la bataille!

NAHEL, s'approchant et d'une voix déguisée.

Mon général veut-il me permettre de lui offrir un verre d'une vieille eau-de vie faite pour les vaillants?

BERNARD, préoccupé.

Merci, mon ami, merci! Donne plutôt à ces braves soldats...

WILHELMINE, prenant le verre avancé par Nahel et grossissant sa voix.

Oh! moi, j'offre de bon cœur ma part au général.

BERNARD, relevant la tête, ce qui fait reculer Wilhelmine effrayée.

Tu es bien jeune, toi, petit, pour faire de telles campagnes! Bois ta part, va! ça te fera grandir...

WILHELMINE.

On grandit sans cela, monseigneur, et l'on grandit vite à l'ombre de vos drapeaux.

BERNARD, souriant.

Ah! ah! tu es brave, toi!

WILHELMINE.

Je suis trompette de vos dragons, monseigneur!

COUPLETS.

I

Des dragons de Saxe-Weimar
 J'ai l'honneur d'être le trompette,
 Et partout mon cuivre répète :
 Saluez le vieil étendard
 Des dragons de Saxe-Weimar !
 A l'étranger, quand il menace,
 C'est moi qui dis : Viens donc en face
 Attaquer ce vivant rempart :
 Les dragons de Saxe-Weimar !
 Or c'est moi leur trompette,
 Moi qui suis, au départ,
 Le premier à leur tête !
 Et de toute conquête
 Le premier j'ai ma part !
 J'ai l'honneur d'être le trompette
 Des dragons de Saxe-Weimar !

BERNARD, à part en regardant Wilhelmine.

Ah ça, mais!... ce jeune et frais visage!...

CHŒUR DE DRAGONS.

(Pendant le couplet ils se sont réveillés, et sont venus entourer Wilhelmine.)

Au son bien connu de cette trompette
 On rêve de gloire, on s'éveille, on part;
 Et comme l'écho tout dragon répète
 Vive la bataille et Saxe-Weimar !

WILHELMINE.

II

Les dragons de Saxe-Weimar,
 Ces vaillants aux cœurs tout en flammes,
 Sont pourtant plus doux que des femmes,
 Car l'amour dompte d'un regard
 Les dragons de Saxe-Weimar !
 Mais les beautés, pour nous cruelles,
 Nous les traitons en citadelles
 Et jamais il n'est de foyard
 Aux dragons de Saxe-Weimar !
 Or, c'est moi leur trompette, etc.

CHŒUR.

Au son bien connu, etc.

BERNARD, à part.

Ah ! Wilhelmine ! (Haut.) Regarde, petit démon ! Tu as

réveillé le camp! Mais approche donc, que je te donne un mot d'ordre particulier! (Wilhelmine, hésitante, va s'approcher quand un officier vient à Bernard et lui parle à voix basse.)

NAHEL, à Wilhelmine pendant ce mouvement.

J'ai peur que le duc vous ait reconnue, mais, s'il se fâche, ne vous effrayez pas : je serai là.

BERNARD, élevant la voix.

Soldats! le roi Gustave-Adolphe, notre général à tous, achève sa ronde de nuit et va passer ici! chantez à son passage le psaume qu'il aime, le chant sacré qui rend vainqueur! (Il sort un instant pour aller au-devant du roi; les soldats se sont rangés en ligne, à droite. Nahel et Wilhelmine s'effacent à gauche. Le psaume commence.)

CHOEUR. (Psaume XIX.)

Exaudi te Dominus in die tribulationis : protegat te nomen dei Jacob. (Le roi Gustave-Adolphe (personnage muet) paraît à cheval suivi de plusieurs officiers, en tête desquels Bernard de Saxe-Weimar; en entendant le psaume, le roi met pied à terre et s'incline.)

BERNARD, s'inclinant aussi.

A genoux, soldats! Nous parlons à Dieu.

NAHEL, à part, et comme avec colère.

Bavards! (Il s'esquive sans être vu de Wilhelmine qui s'est agenouillée à la voix de Bernard.)

LE CHOEUR, reprend.

Domine saluum fac regem, et exaudi nos in die quâ invocaverimus te. (Le roi se relève et après lui les officiers et les soldats : il remonte à cheval et s'éloigne. Sur un signe de Bernard, les soldats se replient derrière lui, Wilhelmine avec eux, et disparaissent après lui par la gauche. — La scène se vide. — On voit alors entrer des valets qui élèvent rapidement une tente, laquelle, une fois dressée, occupe les deux premiers plans du théâtre et toute sa largeur. A l'entrée de Max, avec les manteaux rouges du premier acte, celui d'entre eux qui a guidé Max fait un signe aux deux autres qui disparaissent. Il conduit alors Max jusqu'à un escabeau, et l'y fait assoir; puis il lui ôte son bandeau.)

SCÈNE III

MAX, LES CHEVALIERS ROUGES.

MAX, respirant.

C'est donc ici. Maintenant, il paraît que je dois attendre... attendons!... Où en suis-je venu si vite, ô mon Dieu!... ce matin j'avais devant moi toutes les joies que puisse rêver un homme!... et maintenant!...

CAVATINE.

O toi que d'une âme ravi,
 A deux genoux j'aimais!
 Faut-il pour toi perdre une vie
 Que par toi, désormais,
 Je voulais voir bénie!...
 Gloire et bonheur, ciel dans ma vie,
 Vais-je vous perdre pour jamais?
 Et faut-il dire : adieu la vie!
 Adieu la gloire ; adieu l'amour et pour jamais!

SCÈNE IV

MAX, BERNARD, NAHEL, TROIS CHEVALIERS ROUGES.

Pendant les dernières mesures du chant qui précède, Bernard et Nabel tous deux masqués et vêtus en Chevaliers rouges, sont rentrés chacun d'un côté différent, ramenés par le deuxième et le troisième Chevalier. Nabel et Bernard, après s'être salués et donné la main d'une manière particulière, se sont dit quelques mots à voix basse ; puis, les cinq hommes masqués se sont rangés les uns près des autres. Bernard occupe le milieu : le premier Chevalier rouge, placé le plus près de Max, le touche à l'épaule, Max se redresse.

NAHEL.

Cornette Max Kœrner (tu vois que les Chevaliers rouges connaissent déjà ton nom et ton rang), te voici en

présence des Invisibles... Incline-toi devant leur puissance souveraine, et songe bien à ce que tu vas leur demander.

SEXTUOR.

BERNARD, NAHEL et LES TROIS CHEVALIERS.

Incline-toi devant la parole et le glaive
Du tribunal qui siège à toute heure, en tout lieu,
Et dont le pouvoir ne relève
Que de la justice de Dieu !

MAX.

Je m'incline devant la parole et le glaive
Du tribunal, etc.

BERNARD, NAHEL et LES TROIS CHEVALIERS.

D'avance jure donc, jure l'obéissance,
A tout décret,
Que peut rendre sur toi notre toute-puissance ;
Et jure de mourir si tel est notre arrêt.

MAX.

D'avance je vous jure ici l'obéissance,
A tout décret.
Que peut rendre sur moi votre toute-puissance ;
Je jure de mourir si tel est votre arrêt.

BERNARD, NAHEL et LES TROIS CHEVALIERS.

Et maintenant, parle avec assurance.

MAX.

Si vous savez mon nom, vous savez mon destin :
L'heure a passé pour moi de rentrer sous ma tente,
Or, aux premiers feux du matin,
Va se livrer la bataille éclatante !...
Et moi, cru déserteur, je n'y combattrai pas !

Je n'ai jamais redouté le trépas,
Mais le fils de mon père a l'horreur de la honte.

NAHEL, aux Invisibles.

Dans ce qu'il vous raconte,
Il omet un détail, à la fin de ce jour.
C'est auprès d'une femme, une bohémienne,
Qu'il a laissé s'enfuir l'instant de son retour !

MAX.

C'est vrai, mais cette femme, elle sera la mienne !

BERNARD.

Ta femme ! mais qu'importe ! Enfin, dis, que veux-tu ?

MAX.

Mourir, puisqu'il le faut, mais en pleine bataille,
A l'ombre du drapeau pour qui j'ai combattu,
Et tomber dans les bras d'une mort à ma taille,
Ayant revu mon camp aux soldats valeureux !...
Pouvez-vous, chevaliers, faire ce que je veux ?

BERNARD.

Nous pouvons tout. Regarde !..

Et reconnais ton camp ?

(Deux des chevaliers rouges soulèvent alors les tentures, ce qui permet de voir au dehors.)

MAX, regardant.

En croirai-je mes yeux ?

NAHEL, lui montrant la gauche.

Sont-ce les compagnons ?

MAX.

Mes frères ! ce sont eux !

Et voici mon drapeau que leur bravoure garde !

(Avec élan.)

Merci, juges ! merci, chevaliers généreux !

BERNARD.

Écoute notre arrêt. L'amour seul t'a perdu.
Mais par nous ton honneur pourra t'être rendu.

LES CHEVALIERS ROUGES.

L'honneur par nous lui peut être rendu.

BERNARD.

Plus haut que l'amour et la femme,
En héros élève ton âme,
Que la vertu des preux t'enflamme !
Fuis Cécilia désormais !
Que ton salut la sacrifie,
Au fier devoir, à la patrie,
Et l'on te rend avec la vie,
L'honneur qui ne trahit jamais !

MAX, à part.

A cette voix qui me demande
La mort de mon cœur, on dirait...
On dirait qu'un trouble secret,
Commaude !...

Cet homme quel est-il?... quoi donc ! il connaîtrait
Cécilia ?... grand Dieu ! il l'aimerait !...

BERNARD.

Tu n'as pas répondu.

MAX.

J'aime Cécilia !

NAHEL.

Mais à nous obéir ton serment te lia !

MAX.

Quels droits avez-vous donc à de tels sacrifices ?

BERNARD.

Pour qui manque à l'honneur, il n'est pas deux justices,
Toute loi veut sa mort.

MAX, avec élan.

J'aime Cécilia.

BERNARD, avec colère.

A moi donc des soldats ! ce déserteur, ce traître
A mérité la mort.
Puisque lui-même ici vient de le reconnaître,
Il va subir son sort !

LE CHŒUR.

Il doit subir son sort !
Au déserteur la mort !

LES CHEVALIERS ROUGES,
à Max.

Le tribunal des Invisibles,
Dont les arrêts sont inflexibles,
A déclaré sa volonté !
Voici pour toi l'heure dernière ;
A Dieu fais ta prière ;
Sur le seuil de l'éternité !

MAX.

Du tribunal des Invisibles,
Dont les arrêts sont inflexibles,
Si c'est là toute l'équité !
Voici pour moi l'heure dernière ;
Dieu, reçois ma prière,
Sur le seuil de l'éternité !

(A la fin du morceau, et malgré la résistance de Max, deux des chevaliers rouges lui ont lié les mains et lui ont remis son bandeau sur les yeux. Quand ils y ont réussi, Bernard et Nabel se sont démasqués, chacun de son côté, et ont dépouillé leurs manteaux rouges. Des valets viennent enlever la tente.)

MAX.

Je suis soldat ; si j'étais rentré au camp, on m'aurait fusillé, mais on ne m'eût pas bandé les yeux ; laissez-moi voir la mort en face ! (Sur un signe de Bernard, les trois chevaliers rouges ont disparu et des soldats sont arrivés.)

BERNARD.

Soldats, la cornette Max Kœrner que voici, jugé et reconnu comme déserteur, va être passé par les armes...

MAX.

Vous ne m'écoutez pas ! vous êtes sans pitié !... Ah ! comment ai-je pu me fier aux Invisibles ! à des hommes qui se font juges eux-mêmes, et eux-mêmes bourreaux !

BERNARD, brusquement.

Qu'on lui rende la lumière ! (On obéit.)

MAX, reconnaissant Bernard.

Le duc ! c'est lui ! lui qui m'a jugé, lui qui aime Cœcilia ! je le sentais à ma colère ! (Haut.) Voilà donc les Invisibles !...

BERNARD.

Il n'y a plus ici d'Invisibles ; il n'y a qu'un soldat déserteur et des officiers ayant droit de mort sur lui au nom du code militaire ! (A un officier.) Lieutenant, à vous de commander le feu !... à vous soldats, de faire votre devoir. (Les soldats arment leurs armes. — Bernard va pour s'éloigner, Pangolem paraît.)

SCÈNE V

LES MÊMES, PANGOLEM, puis COECILIA, puis
WILHELMINE.

PANGOLEM, essouffé, à demi-voix à Bernard.

Monseigneur, suspendez tout ! il le faut !

BERNARD.

Qu'est-ce ? que veux-tu dire ?

PANGOLEM, plus bas, avec mystère.

La Bohémienne, je la tiens !... Elle est là, elle veut...
mais si je vous la rends ; me reprendrez-vous ?

BERNARD.

Elle est là !...

PANGOLEM.

Merci, généreux maître !... Comme je vais vous servir,
grands dieux ! Je vous l'amène. (Il sort.)

MAX, qui, regardant autour de lui, vient de reconnaître Nahel.

Lui aussi, je le reconnais !

PANGOLEM, reparaissant, bas à Coecilia qu'il ramène en lui montrant
les soldats.

Il était temps ! (Lui désignant Bernard.) Allez ! (La retenant.)
J'ai bravé la mort pour vous ; quand vous serez une grande
dame, souvenez-vous-en !

COECILIA, sans écouter Pangolem, reconnaissant Bernard et à part.

Lui ! le duc de Saxe-Weimar, c'était lui !

NAHEL, avec colère.

Lieutenant, qu'attendez-vous donc ?

COECILIA.

Ah ! (Se jetant aux genoux de Bernard.) Grâce, monseigneur !
pitié !

MAX.

Cœcilia !

BERNARD, relevant Cœcilia.

Grâce ? Et quelle grâce voulez-vous de nous, jolie bohème ?

COECILIA, montrant Max, et pouvant à peine parler.

Sa vie, monseigneur ! sa vie !

MAX.

Je la refuse, moi !...

BERNARD, durement.

Mais qui vous dit donc que je l'accorde ? (A Cœcilia doucement.) Est-ce bien là ce que vous implorez, mon enfant ? sa vie ?

COECILIA.

Oui, monseigneur, au nom du ciel !

BERNARD.

Eh bien, nous vous en donnons notre parole ducale : Max Kœrner a la vie sauve.

MAX, avec dédain.

Une telle grâce !...

BERNARD.

Silence ! (A Cœcilia.) Pour nous récompenser, après la bataille que nous gagnerons, s'il plaît au Dieu des armées, vous chanterez, mignonne, dans notre fête de victoire.

COECILIA.

Je vous le promets, monseigneur !

NAHEL, à part.

Prévenons la comtesse. (Il sort.)

BERNARD, à Cœcilia.

En attendant (montrant la cabane), entrez là, je vous prie!... Suivant mes ordres, on veillera sur vous... (Cœcilia semble hésiter.) Je vous en prie ! (Elle entre.)

BERNARD, à Max quand Cœcilia a disparu.

Vous avez la vie sauve. (Appuyant.) La vie, je l'ai juré!... rien de plus ! car vous n'assisterez pas à la bataille, vous en entendrez le bruit, et vous en attendrez l'issue, enchaîné dans le camp !

MAX.

Vous êtes sans pitié !

BERNARD.

C'est mon ordre ! ce sera votre châtement. (Aux soldats.) Qu'on l'emène.

MAX, entraîné.

Ah ! pourquoi ne m'ont-ils pas fait mourir ! (L'officier et les soldats emmenant Max disparaissent.)

BERNARD, appelant.

Pangolem ! (Pangolem vient à lui. Il continue à demi-voix.) Nous avons besoin de tous nos soldats. Toi, pour ne pas rester inutile, tu surveilleras le prisonnier... Il est enchaîné, d'ailleurs ! (Pangolem s'incline et sort.)

BERNARD, sortant à son tour et jetant un regard vers la cabane.

Je la tiens !

SCÈNE VI

COECILIA, puis WILHELMINE, puis PANGOLEM,
puis MAX.

COECILIA, sortant de la cabane.

Qu'ai-je entendu?... Max enchaîné ! Max humilié et tor-

turé ainsi !... Ah ! pourquoi ai-je perdu cette lettre ! C'est au roi lui-même que j'aurais couru !

WILHELMINE, paraissant.

Cœcilia !

CŒCILIA.

Qui m'appelle ? ce jeune homme ! Comment sait-il mon nom ? (Regardant mieux Wilhelmine.) Ah ! je vous reconnais, madame ! c'est vous que j'ai trouvée si affable pour moi !...

WILHELMINE.

Silence ! (A part.) Elle me reconnaît ! Nahel m'a reconnu ! Et le duc seul se serait trompé à mon déguisement. Oh ! c'est qu'il ne m'aimerait plus !... (Haut.) oui, c'est moi ! mais je n'ai le temps de vous expliquer rien... Ayez confiance et laissez-moi faire.

CŒCILIA.

Mais, madame, ce costume ?...

WILHELMINE.

Caprice de femme qui aime ! (Allant appeler à demi-voix.) Pangolem ! Pangolem !... Il ne veut donc pas venir !... Ah ! (Elle tire une bourse et la fait résonner.)

PANGOLEM, paraissant alors.

Qui m'appelle ?

WILHELMINE.

Vois-tu cette bourse ?

PANGOLEM.

Oui, singulier petit trompette. Elle est belle à voir et bonne à recevoir ! mais comment...

WILHELMINE.

Pas de questions ! le cornette Max est enchaîné...

PANGOLEM.

Sous ma surveillance, oui trompette, mais...

WILHELMINE.

Pas un mot ! Va vite le détacher, amène-le ici, et cette bourse est à toi.

PANGOLEM.

Tiens ! tiens ! tiens !... Mais que dira monseigneur ?

WILHELMINE.

Il te renverra.

PANGOLEM, sortant.

Eh ! mon Dieu ! oui ! il me renverra.

COECILIA.

Ah ! madame ! que vous êtes bonne !...

WILHELMINE.

Ne me remerciez pas ! Vous n'êtes pas en sûreté ici ; préparez-vous à partir !

COECILIA.

Partir ! sans savoir ce que Max deviendra...

MAX, entrant, les mains encore liées.

Cœcilia !

COECILIA, courant à lui et lui déliant les mains.

Max ! mon ami ! comme tu as dû souffrir !

MAX, les mains libres, la serrant sur son cœur.

Je ne souffre plus !

PANGOLEM, à qui Wilhelmine vient de donner la bourse, sortant.

Lequel de mes maîtres puis-je aller servir ? Si je tirais au sort ?...

WILHELMINE.

Maintenant, que je vous ai réunis, fuyez ensemble ! fuyez vite !

MAX, se redressant.

Fuir !

CÆCILIA.

Lui ! fuir ! au moment d'une bataille !... quand il peut à présent combattre avec ses compagnons ! y songez-vous, madame ? Je ne veux pas qu'il meure, mais je ne veux pas qu'il s'abaisse : Je l'aime !

MAX, enthousiasmé.

Ah ! pauvre fille, tu as les sentiments d'une reine !

WILHELMINE.

Mais c'est de la démente !

CÆCILIA.

Pourquoi donc vous êtes-vous déguisée, vous, madame ? si ce n'est pas pour suivre dans ses dangers un homme que vous aimez. Je ferai comme vous ! (On entend un son de trompette.)

MAX.

Écoutez ! on va se mettre en marche. (Regardant.) Le duc revient de ce côté... Qu'il ne me voie pas encore... (Montrant la cabane.) J'entre là... (A Wilhelmine en lui montrant Cœcilia.) VOUS êtes bonne, madame, je vous dois déjà ma liberté, je vous confie mon cœur même.

WILHELMINE, comme prenant un parti.

Allons ! songez à vous, maintenant. Venez, Cœcilia !...

CÆCILIA.

Mais...

MAX.

Va ! va ! nous nous reverrons bientôt ! (Il entre dans la cabane, Wilhelmine emmène Cœcilia. Nouveau son de trompette, Bernard paraît.)

SCÈNE VII

BERNARD, seul.

Voici l'aube bientôt ; nous allons occuper nos positions. Nos pauvres soldats sont toujours bien faibles, mais la voix de Gustave-Adolphe a parlé et leur ardeur s'est ranimée encore ! (Regardant au dehors.) Les voilà en marche ! vienne maintenant l'odeur de la poudre et nous aurons retrouvé nos héros. (Tirant son épée et lui parlant.) Ah ! ah ! nous allons passer ensemble une journée de fête, ô mon épée !

INVOCATION.

O mon épée !
 Sois dans ma main ma forte épée,
 Comme un bon droit dans un grand cœur !
 Pour la patrie arme trempée,
 Frappe à coup sûr, fais-moi vainqueur !
 Puisque la force est usurpée,
 Puisque la justice est trompée,
 Flamme qui sors du glaive, illumine mon front,
 Et des peuples-héros venge et punis l'affront,
 O mon épée !

Qu'à nos soldats dans la mêlée,
 Tes rayons montrent le chemin,
 Où la victoire toute ailée,
 Nous attend la palme à la main !

La cause qui met en présence
 Toute l'Allemagne en émoi,
 A plus de prix que l'existence,
 C'est la liberté de la foi !

Que dans cet orage de guerre,
 Où nos balles pleuvront dans l'air,
 Chaque canon soit un tonnerre,
 Et chaque fer un rouge éclair !

REPRISE.

O mon épée, etc.

SCÈNE VIII

BERNARD, MAX.

Pendant les dernières mesures de l'air de Bernard, on a vu Max sortir sans bruit de la cabane et venir se poser les bras croisés sur le chemin de Bernard.

BERNARD.

Max, en liberté! que signifie cela?

MAX.

Que c'est vous, monseigneur, qui n'êtes plus libre!

BERNARD, dont la colère augmente.

Et pourquoi ne serais-je plus libre?

MAX.

Parce que l'abus de la force engendre l'abus de la force. Regardez autour de vous : les troupes qui s'éloignent sont déjà hors de la portée de votre voix, nous voilà seuls : il n'y a plus ici que deux hommes, dont l'un sera plus fort que l'autre ; et le plus fort, je vous jure que ce sera moi.

BERNARD, fièrement.

Voulez-vous m'assassiner!

MAX.

Je veux vous mettre à même de réparer une injustice?

BERNARD.

Vous me manquez étrangement, monsieur! Il vous en arrivera malheur!

MAX.

Et quel malheur? Eh! qu'ai-je à craindre après tout? Je ne mourrai pas deux fois; vous avez manqué à l'équité... Altesse, à la générosité, au sang de votre race!

4.

BERNARD.

Les injures ne sauraient m'atteindre !... (Il va pour sortir.)

MAX, lui barrant le chemin.

Oh ! vous ne partirez pas !

BERNARD.

Où veux-tu donc en venir ?

MAX.

Vous me laisserez librement, avec vous, rejoindre mon drapeau, sinon je vous retiendrai ici avec moi, et au lieu d'un déserteur on en comptera deux !

BERNARD.

Moi, plier sous la menace, jamais ! Plus un mot ! Je suis votre général et je vous commande...

MAX.

Je ne suis plus votre soldat, mais un condamné à mort qui veut faire sa fin plus honorable. Si je me révolte contre votre autorité c'est que vous l'avez souillée en remplaçant le juge par le rival !

BERNARD.

Assez, misérable ! (Il tire son épée.) Vous êtes en état de rébellion criminelle, je peux vous tuer...

MAX.

Essayez donc !

BERNARD.

Laissez-moi passer !

MAX.

C'est impossible !

BERNARD.

Eh bien... (Il lève son épée sur Max ; celui-ci se baisse, lui saisit le poignet et parvient à le désarmer.)

MAX, s'inclinant.

Pardon, monseigneur !

BERNARD.

Il ne vous reste qu'à me tuer, malheureux ! car je ne céderai point (Se découvrant la poitrine.) Frappez !

DUO.

BERNARD.

Eh bien, qu'attendez-vous ?... Allons, obéissez !

MAX.

Désertre ou combattre ensemble, choisissez !
Par vous, par un soldat ! mon honneur militaire,
Tantôt fut condamné sans grâce ni retour !...
Soyez donc comme moi fuyard involontaire,
Je vous fais déserteur ; souffrez à votre tour !

BERNARD.

C'est ajouter encore un crime à votre crime,
En privant mes soldats de leur chef aux combats, ?
Vous les trahissez tous !... Pour moi, j'ai mon estime,
Et sans vous relever vous ne m'abaissez pas.

MAX.

Aux Saxons, monseigneur, rendez leur capitaine,
En leur rendant un frère, un frère valeureux,
Jaloux de leurs dangers, prêt à périr pour eux ;
Et vous sauvez ainsi votre vertu hautaine,
Et je vous rends cette arme.

BERNARD, à part.

Oh ! lui céder !...

(Haut avec rage.)

Non ! non !

MAX.

Restons donc, mais croyez que la tâche est certaine,
Au vieil honneur de votre nom !

Entendez-vous le bruit des armes ?
Pour vous, dans cette heure d'alarmes,
N'a-t-il plus ces terribles charmes,
Si chers aux César, aux Bayard...
Gustave-Adolphe notre maître,
En ce moment se dit peut-être :
« Sous mes drapeaux est-il un trahire ?
Je ne vois plus Saxe-Weimar ! »

BERNARD, avec élan.

Ah ! qu'as-tu dit ! tu m'as atteint au cœur !
Viens combattre !

MAX, avec effusion en lui rendant son épée.

Merci ! Dieu vous fera vainqueur !

ENSEMBLE.

Voici l'instant, partons ;
Seul, le traître ou le lâche
Abandonne sa tâche...
En braves combattons !
C'est l'heure où l'on se bat,
L'heure où la gloire apprête
Et la tombe et la fête
Aux héros du combat !
Au combat !

SCÈNE IX

LES MÊMES, PANGOLEM, puis NAHEL ; puis des
SOLDATS de plusieurs armes.

PANGOLEM, d'un air éperdu.

Monseigneur ! monseigneur, vous ne savez pas ce qui se
passe ! c'est affreux ! vos troupes... vos Saxons, vos officiers
même...

BERNARD.

Eh bien ?

PANGOLEM.

Ils reculent... ils chancellent et tombent lourdement les
uns sur les autres... Tenez ! regardez ! les voyez-vous ? (Il
chancelle lui-même.)

BERNARD, regardant.

O mon Dieu ! l'épuisement sans doute ! c'était trop de
privations !... la force les abandonne... Ah ! les mal-
heureux !

MAX, à ceux qui en reculant sont venus tomber sur les côtés de la scène.

Mes compagnons, mes amis, écoutez-moi ! Relevez-vous, on va se battre ! l'ennemi est là tout près ; allons ! debout !
(Il disparaît ; on ne l'entend plus.)

BERNARD, à Pangolem.

Et le roi ?

PANGOLEM.

Le roi est en avant avec ses mousquetaires et les cuirassiers de Finlande.

BERNARD.

Qu'allons-nous devenir ?... (Regardant autour de lui.) Ah ! des hommes héroïques ! Il faut essayer de les relever !.. (il va parler aux groupes, çà et là.)

PANGOLEM, à part.

Ils sont tous abominablement ivres ! Un brave homme que ce vivandier qui m'a pris à son service pour donner à boire aux soldats ! mais je ne sais pas ce qu'il y a dans son eau-de-vie ! (il boit à même une grosse gourde qu'il portait suspendue, puis, continuant.) C'est comme du feu à boire (il boit), et après... on dirait qu'on a avalé du plomb ! (il boit encore.)

BERNARD.

Le malheureux !.. mais ce n'est peut-être pas ainsi partout ! (il disparaît.)

PANGOLEM, entre deux gorgées et de plus en plus chancelant.

C'est bon tout de même, et je suis content de mon nouveau service, mais si l'on continue à me renvoyer, j'irai au roi Gustave-Adolphe, moi ! — Sire, lui dirai-je, à ce grand roi, j'ai trouvé une lettre qui porte votre nom, la voici, la voilà ; pour ma récompense, je veux, je veux, grand roi... (il s'endort.)

NAHEL, se dressant tout à coup, et seul debout parmi ceux qui encombrant la scène.

Ah ! ah ! voilà qui va bien !.. j'aime cette orgie muette dans laquelle je les noie tous peu à peu. (Regardant les soldats.) Faites donc des héros avec de pareilles brutes ! Ah ! ah ! ah ! cela va donner le temps aux Impériaux d'avancer et d'envelopper ces braves Saxons ! Ah ! ah ! ah ! le beau massacre qu'on verra tout à l'heure !..

SCÈNE X

LES MÊMES, COECILIA, MAX, puis BERNARD, puis WILHELMINE.

COECILIA, à Max et très-animée.

Que dites-vous donc, Max ! Ces rudes hommes du Nord ! inertes, engourdis, refusant de combattre ! Et vous les laissez en arrière, sans les entraîner par votre exemple, par votre voix !

BERNARD, reparaisant.

Malheur ! malheur ! c'est ainsi dans tous les rangs, et voici le jour !.. (S'arrêtant.) Coécilia !

WILHELMINE, entrant ensuite et avec colère.

Elle ! qui m'a fuie ! elle encore ! toujours ! (Nahel se glisse auprès de Coécilia.)

MAX, à Coécilia, en lui montrant la scène.

Regardez !

COECILIA.

Oh !... Est-ce possible ? (Se penchant sur eux.) Soldats entendez-vous, on vous calomnie ! on vous fait injure ! écoutez-moi ! j'ai grandi au milieu de vous ! je suis votre camarade, votre enfant, reconnaissez-moi ! (A elle-même, avec une rage concentrée.) Ah ! si je n'avais pas la voix brisée.

BERNARD.

Que dit-elle?

COECILIA, elle pousse un grand cri sur plusieurs notes comme pour s'assurer de sa voix ; puis avec joie elle tombe à genoux en disant :
Oh ! je me retrouve moi-même, sois béni, mon Dieu !

AIR.

Amis, relevez-vous, mains jointes, je vous prie !
Lorsqu'abaissant les fronts sous la honte et le deuil,
Les oppresseurs menacent la patrie,
Nul n'a droit de dormir qu'au fond de son cercueil.

WILHELMINE, terrifiée à Nahel.

Eh bien ? que dites-vous de cette voix que vous disiez perdue ?...

NAHEL, sans répondre et à lui-même en regardant Coecilia.

Cette chanteuse est vraiment belle !...

MAX, regardant les soldats.

Immobiles toujours !... oh ! les misérables !...

BERNARD.

Ils ne l'entendent donc pas, grands dieux !

COECILIA, s'isolant des autres personnages ; à part, reprenant :

INVOCATION.

A moi, souffle, que donne
Dans le danger la foi !
A moi, sainte patronne,
A qui toujours je croi !
Du charbon d'Isaïe
Embrase et purifie
Ma lèvre qui te prie !...
Et que Dieu parle en moi !

(Aux soldats.)

Eh quoi ! lâchement on sommeille,
Aux approches de l'étranger,
Et pas un homme qui s'éveille,
Quand la patrie est en danger ! !

Laissez-moi, loin de ces infâmes,
Partir, courir, ta honte au front,
Pour aller réveiller les femmes !
A leur place elles combattront.

Cédant les besoins futiles,
La quenouille et les vains discours,
A ces hommes aux bras débiles,
Pour qui les fusils sont trop lourds !..

Et jusques aux plus jeunes filles,
On les verra sur les remparts,
S'armer de faux et de faucilles,
Pour la défense des vieillards ;

Et ce sera dans la nature,
Les temps prédits par l'Écriture,
Où, délivrant l'humanité,
La femme, guerrière bénie,
Écrasera la tyrannie
Du talon de la liberté !

NAHEL, regardant Cœcilia avec une sorte de stupeur.

La voix, la musique, l'inspiration ! il faut donc le reconnaître ce pouvoir que je raillais !..

BERNARD, enthousiasmé.

Quelle est belle ! ah ! c'est la vierge des batailles !

WILHELMINE, à Nabel.

Oh ! maintenant pour que je sois délivrée d'elle, tout ce que vous voudrez... tout venez ! (Le voyant regarder encore Cœcilia avec une sorte d'admiration.) Mais venez donc ! (Elle l'entraîne. La moitié de ceux qui sont en scène s'est relevée peu à peu ; à ce moment ils chantent en sourdine le chœur suivant.)

CHŒUR.

Est-ce la vierge des batailles ?
L'écho des colères de Dieu ?...
Sa voix qui trouble nos entrailles,
Dans notre sang verse du feu !

Cœcilia a écouté, en regardant autour d'elle; elle reprend avec plus d'animation toujours, et pendant ce qui suit, l'autre moitié des soldats en scène se lève peu à peu à son tour; en sorte qu'à la fin du morceau tout le monde est debout.

COECILIA.

Allons ! allons ! c'était un mauvais rêve !
Mais l'aube luit, vous voilà réveillés,
Et le soleil du grand jour qui se lève,
Ne verra pas vos étendards souillés !

Vous êtes bien ces braves fils de braves,
Faits de grant et de broze et de fer !...
En marche donc, libérateurs d'esclaves !
Soldats du ciel, épouvantez l'enfer !

Contre les fils d'une race en démence,
Qui vous a pris vos droits les plus anciens,
Jetez-vous dans la mêlée immense,
Et Dieu là-haut reconnaîtra les siens !

(Mouvement plus prononcé parmi les soldats.)

BERNARD et MAX.

C'est bien la sainte des batailles !
C'est l'écho du courroux de Dieu !
Que sa voix troublant vos entrailles,
Dans votre sang verse du feu !

COECILIA, ramassant une épée et la brandissant.

Allez mourir pour la foi paternelle,
En répétant le cri puissant et doux
De votre cause éternelle :
« Le seigneur est avec nous ! »

REPRISE EN CHŒUR.

Allons mourir pour la foi paternelle,
En répétant le cri puissant et doux
De votre cause éternelle :
« Le Seigneur est avec nous ! »

CODA.

Aux armes ! aux armes ! aux armes !
C'est l'heure du combat fervent,
Chers opprimés, séchez vos larmes,
En avant !

TOUS, à l'unisson.

Le Seigneur est avec nous !

(Tous s'élançant après Coscilia.)

INTERMÈDE

Fond de nuages rougeâtres et livides donnant l'idée des approches de l'enfer.

SAINTE CÉCILE et SATAN.

Au lever du rideau, ils s'avancent l'un vers l'autre ; Satan venant du côté le plus sombre.

SAINTE CÉCILE, d'un ton irrité.

Je me rendais chez toi, Satan !...

SATAN.

Chez moi ! tant d'honneur et tant de bonheur à ce pauvre archevêque tombé ! Vous voulez donc changer son Enfer en Paradis !... mais non ! je vois bien que non ! vous reconnaissez que vous avez perdu notre gageure, et vous vous acquittez loyalement en venant !...

SAINTE CÉCILE.

Non ! il est écrit que je gagnerai, Satan ; tu n'en effaceras rien ! mais mon amour-propre souffre d'avoir à combattre les moyens que tu emploies. C'était assez, c'était trop déjà, d'avoir compromis ma dignité en acceptant ta gageure !

SATAN.

Que voulez-vous donc dire, sainte glorieuse ?

SAINTE CÉCILE.

Chaque soir c'était pour moi une fête que d'entendre ma protégée Cœcilia, après sa prière, me chanter quelque'une de ses hymnes naïves ; ce soir, la pauvre enfant était réellement sans voix ! N'était-ce pas ton ouvrage ?

SATAN.

C'était l'ouvrage de Nahel.

SAINTE CÉCILE.

Et Cœcilia ne retrouvera point sa voix ?

SATAN.

Non ; cette fois-ci, Cœcilia a elle-même vendu sa voix...

SAINTE CÉCILE.

Comment !

SATAN.

Après la bataille, dont l'honneur vous revient autant qu'aux Suédois et aux Saxons, car vous aviez vraiment inspiré Cœcilia... vous croyiez désormais ma défaite assurée. Vous avez alors un instant perdu de vue votre protégée pour écouter sur les sommets célestes un motet de Palustrina. Nahel a profité de cet instant. La Bohémienne, brisée par la fatigue, les efforts, les terreurs, succombait au sommeil. Son front était appuyé sur les genoux de Max, qui, accablé lui-même, dormait enfin, apaisé, victorieux. Le sommeil goûté ainsi devait sembler céleste à la pauvre fille... Nahel, la réveillant, lui apparut comme dans un songe. « — Qui êtes-vous ? dit-elle, sans le reconnaître. — « Je suis le diable, et je viens t'acheter ta voix... du prix que tu désireras.. — Ah ! dit l'enfant un instant effrayée, je ne désire qu'un peu de sommeil, laissez-moi me rendormir... » Nahel s'en empêcha au contraire. Bien des fois il renouvela son offre, bien des fois elle la repoussa... jusqu'à ce qu'enfin vaincue, brisée, elle livra sa voix pour presque rien... pour une heure de

ce sommeil si doux après un triomphe et près d'un être aimé!

SAINTE CÉCILE.

Mais comment ce Nahel a-t-il pu... ?

SATAN.

C'est mon secret; je ne vous demande pas les vôtres !...

SAINTE CÉCILE.

Et tu n'as pas honte de recourir à de telles ressources !

SATAN.

Moi ! je m'en glorifie ! Attendez-vous de moi des moyens grandioses ? je ne suis pas un ange, moi ! grâce à moi ! Oui, je mens ; oui, je fraude ; oui, tous les moyens me sont bons, surtout les mauvais ! mais cela m'est aussi naturel qu'à vous d'être sainte et de chanter votre Dieu !... — Vous souriez, noble sainte ?

SAINTE CÉCILE.

Oui... Pendant que tu parlais, il m'est venu du ciel une idée décisive pour en finir avec toi, tout à l'heure même...

SATAN.

Et cette idée ?

SAINTE CÉCILE.

C'est mon secret. Je ne te demande plus les tiens ! Je vais gagner, Satan !

SATAN.

Enfin, pour tout dire, dans un langage indigne de vous, puissante sainte, mais qui sur terre exprime bien les choses, nous avons eu, moi, la première manche ; vous, la seconde ; et en ce moment vous craignez pour ce qu'on nomme la belle. Ah ! vous avez raison de craindre !... Nahel est bien fort, Cœcilia n'a réellement plus sa voix !... Vous souriez encore ?...

SAINTE CÉCILE.

Je vais gagner, Satan!

SATAN.

Mon orgueil est donc contagieux.

SAINTE CÉCILE.

Je vais gagner, Satan!

SATAN.

Nous allons voir.

(Le théâtre change.)

ACTE TROISIÈME

Un grand salon de coupe irrégulière dans les appartements d'un château fort. La porte d'entrée au fond, donnant sur une galerie. A droite, trois grandes baies ouvrant sur un autre salon par lequel on peut sortir. A gauche, deux fenêtres; la fenêtre haute et large qui est le plus proche de la rampe s'ouvre dans un pan coupé obliquement, et fait presque face au public; l'autre fenêtre, plus large, s'ouvre sur un balcon. Banquettes, fleurs, lustres allumés pour une fête. Des drapeaux ennemis font partie de la décoration. Entre les fenêtres et entre les arcades de la droite : Torchères allumées. Sur le premier plan à droite, un clavecin; à gauche, au même plan, entre les deux fenêtres, un orgue montant.

SCÈNE PREMIÈRE

NAHEL, PANGOLEM.

NAHEL, venant du fond, à Pangolem qui vient de la droite.

Rien qu'à ta mine, Pangolem, je vois qu'on l'a encore mis à la porte.

PANGOLEM.

Et vous voyez clair, monsieur le chevalier; on vient de me.... (car je les ai comptées), de m'envoyer au diable pour la seizième fois, cette année!

NAHEL.

Et il va falloir le reprendre pour la dix-septième! mais pourquoi donc le duc te congédie-t-il aujourd'hui?

PANGOLEM, riant.

Ah voilà!... — Les maîtres ont comme cela des idées... (Je ne voudrais pas en voir de pareilles à mes domestiques.) Monseigneur prétend que lorsque je viens de me réveiller tout à l'heure, je dormais depuis bientôt deux jours, par suite d'une ivresse... énorme! (A demi voix.) Il paraît que j'ai un peu goûté à certain breuvage reconfortant, et que ça m'a bien abattu... Bref, pendant que je dormais, on a gagné la bataille sans moi! sans moi!.. qui comptais étonner tout le monde par ma valeur.

NAHEL.

Le plus étonné, c'eût été toi.

PANGOLEM, tirant de sa poche un pistolet.

Même que je m'étais armé de ce pistolet... chargé, ma foi!... Honte et regrets! Il l'est encore. Avoir manqué une si belle bataille!... Il y a des braves qui se brûleraient la cervelle! (rentrant le pistolet) mais tous mes maîtres m'ont dit que je n'en avais pas.

NAHEL, qui n'écoutait plus, et qui regardait çà et là.

Ah! ah! voilà de grands préparatifs de fête pour célébrer la victoire.

PANGOLEM.

Mais pardon! mon cher maître, j'ai été apporté ici, à ce qu'il paraît, avec les paquets, les provisions et le bétail... Où donc sommes-nous, s'il vous plaît?

NAHEL.

Dans un château du duc, véritable forteresse, avec ponts-levis, poternes, fossés...

PANGOLEM, se penchant à la fenêtre qui regarde le public.

Diable, il y en a un là d'une belle profondeur!...

NAHEL.

Mais non, c'est un effet de la nuit. (Reprenant.) Et quand je pense aux pauvres prisonniers qui entendront les rires

les chants, les airs de danse dont ces salons vont retentir tout à l'heure... Ah ! cela m'attriste.

PANGOLEM, riant.

Vous !

NAHEL.

Oui, cela m'attriste !.. (D'un ton froissé.) Ça mais ! que penses-tu donc de moi, Pangolem ?

PANGOLEM.

Ce que je pense de... je ne vous le dirai jamais ! Vous me renverriez si je vous le disais (changeant de ton) ; mais... il y a donc des prisonniers dans cette forteresse ?

NAHEL.

C'est ici, tiens, que le duc a fait amener le cornette de dragons, ce pauvre Kœrner.

PANGOLEM.

Bah ?..

NAHEL.

Il doit rester enfermé dans cette aile du château, sous la plate-forme, dans une sorte de plomb, à quatre-vingt pieds au-dessus de nous, jusqu'à ce que son crime de rébellion soit jugé par un conseil de guerre.

PANGOLEM.

Tiens !... je croyais que le duc lui avait pardonné à ce brave déserteur...

NAHEL.

Tu t'es trompé. C'est moi que le duc a chargé de le faire amener ici en secret, tu entends : *En secret.*

PANGOLEM.

Infortuné !

NAHEL.

Est-ce qu'il t'intéressait par hasard ?

PANGOLEM.

Un peu... j'ai découvert qu'il était de mon pays. Je suis de Bautzen, moi; et vous ?

NAHEL.

Oh ! moi, je suis de.... je suis de bien plus loin ! mais je m'intéresse aussi à ton compatriote... assez même pour vouloir qu'il soit sauvé.

PANGOLEM.

Par vous, chevalier ?

NAHEL, appuyant.

Par nous. — Écoute : Tu vas tout à l'heure monter chez le prisonnier; aux sentinelles, tu diras le mot de consigne que... (il lui parle bas) que voilà. Au guichetier, tu montreras le cachet du duc que voici... (il lui donne une bague.) Au cornette tu remettras cette lime (il le lui donne); puis... — tiens, regarde, là, sous la banquetta, cette corde que j'y ai déposée; enfin tu donneras à Max ce pistolet dont il sera peut-être forcé de faire usage avec quelque sentinelle du dehors... (il le lui donne.)

PANGOLEM, le prenant, à part.

Il ne me semble guère lourd pour un pistolet chargé !

NAHEL, continuant.

Quand tu auras fait tout ce que je te dis là, tu auras dignement inauguré ta rentrée à mon service; il y aura une bonne action dans ta vie (où il y a encore de la place, n'est-ce pas ?) le duc sera bien attrapé ! (A part.) Et je serai débarrassé de ce Max que je hais !.

PANGOLEM.

Et la chanteuse n'aura plus d'inquiétudes sur son amoureux à qui....

NAHEL, ironiquement.

A qui il n'arrivera plus aucun mal en ce monde, c'est

moi qui te le dis ! Allons, va exécuter mes ordres et reviens me rendre compte. Viens par ici que je t'indique ton chemin. (Il l'emmène au fond par où l'on voit Pangolem disparaître, tandis que Wilhelmine entre par la droite, en costume de bal.)

SCÈNE II

NAHEL, WILHELMINE.

WILHELMINE.

Je vous cherchais, chevalier.

NAHEL, saluant.

Madame ! Eh bien , m'apportez-vous un *oui*, ou un *non* ?

WILHELMINE.

Je vous cherchais pour rompre en vous disant : *non* !

NAHEL.

En êtes-vous bien sûre ?

WILHELMINE.

Si vous eussiez été sorcier, ou tant soit peu démon, vous auriez déjà fait ce que je désirais ! mais vous vous vantiez d'un pouvoir... imaginaire, vous, qui, la nuit de la bataille, m'assuriez que Cœcilia ne chanterait plus.

NAHEL.

Ah ! permettez !... vous m'aviez dit : « Pas de crime ! » Et, pour vous obéir, j'avais agi par des moyens... humains ; la nature a été plus forte qu'eux ; mais, je suis revenu à ma science infernale. Cette fois, d'ailleurs, je suis sûr de ce que je fais, puisque la voix que je veux vous transmettre m'a été cédée par Cœcilia elle-même.

WILHELMINE.

Est-ce croyable ? Et comment !

NAHEL.

Je ne vous le dirai pas, mais vous reconnaîtrez vous-même, et bientôt, le fait pour certain ! Allons, décidez-vous, éprouvez ma sorcellerie, acceptez mon pacte, et vous pourrez chanter comme Cœcilia, aujourd'hui, tout à l'heure, ici même, devant le duc !... et vous le passionnerez comme elle. Si vous refusez, je la lui rendrai, sa voix, à cette pauvre vrette : que voulez-vous que j'en fasse ?... Et c'est elle qui continuera de passionner Son Altesse...

WILHELMINE, violemment.

Elle ! non ! tout plutôt que cela !... mais... (s'arrêtant et avec frayeur) livrer mon âme, signer de mon sang !

NAHEL.

Je devrais l'exiger peut-être... Quand c'est avec une femme que le diable traite, il n'est pas sûr d'être le plus fin ; mais la signature avec les veines pour encrier, les évocations à minuit, avec des poules noires, dans des chemins fourchus, c'est passé de mode en enfer ! et c'est si inutile !...

WILHELMINE.

Je ne comprends pas.

NAHEL.

C'est pourtant tout simple. Votre consentement donné, notre chanteuse est à jamais sans voix... Pour gagner sa vie, elle ne sait guère que chanter et pas du tout profiter de sa beauté : la voilà donc sans nulle ressource... car Max mourra...

WILHELMINE.

Ah ! pauvre fille, laissez-lui au moins...

NAHEL, durement.

Non, il mourra en maudissant ! et Cœcilia alors, désespérée, se jettera comme vous dans mes bras !... Trois âmes au lieu d'une, quelle aubaine ! Eh bien, la femme qui

consent à de telles choses, madame, croyez-vous qu'elle ne nous appartienne pas sans qu'il soit utile de lui faire signer rien ? (Court silence ; Wilhelmine semble indécise ; Nahel ne la quitte pas des yeux.) Vous hésitez ?

DUO.

NAHEL.

Acceptez et qu'au bal triomphante on vous voie,
Qui sait donc s'il doit voir un nouveau lendemain ?
Aujourd'hui c'est pour vous l'espérance et la joie.
Acceptez en mettant votre main dans ma main !

N'allez pas regretter un ciel plein de cantiques,
Où l'extase éternelle est semblable à l'ennui !...
Votre dur n'ira pas dans ces sphères mystiques,
Pourriez-vous, même au ciel, être heureuse sans lui ?

WILHELMINE.

Sans amour, sans pain, sans famille,
Je vois déjà le pauvre fils,
Qui me devra tant de douleurs !
Et malgré moi, dans tout mon être,
Je sens la pitié qui pénètre,
Et mon cœur est gonflé de pleurs !

NAHEL, affectant la pitié.

Ah ! vous m'attendrissez, causer de tels malheurs,
Moi, non, jamais.

(Imitant, ironiquement, Wilhelmine)

J. vois au-si le pauvre fille,
Sans amour, sans pain, sans famille,
Sans rien, hélas ! que des douleurs !
Si bien que je m'en vais lui rendre
Sa voix si puissante et si tendre,
Adieu ! je pars, séchez vos pleurs !

(Fausse sortie.)

WILHELMINE, l'arrêtant.

- Nahel !

NAHEL.

Adieu !

WILHELMINE.

Nahel, daignez m'entendre !...

NAHEL

NAHEL, avec doreté.

Si vous ne dites pas qu'enfin vous consentez,
Je pars et pour ne jamais revenir.

WILHELMINE, avec effort.

Restez !

ENSEMBLE.

WILHELMINE, à part.

Oh ! toi pour qui j'aurais donné ma vie,
Il faut t'aimer plus qu'on aime le ciel,
Puisqu'aujourd'hui mon âme sacrifie
A ton amour mon bonheur éternel !

NAHEL, à part.

Montre-toi donc, sainte, que je défie,
Viens donc lutter avec l'orgueil mortel,
Et défends-la, ton évêque benie,
Moi, je te brave, ô la diva du ciel !

(D'un ton plus doux.)

Abrégeons ce retard frivole,
Le temps est cher, l'heure s'envole !

Songez que vous aurez
La gloire et la richesse ;
Songez-y, vous serez
Une grande duchesse ;
Et vous respirerez
Le parfum des louanges,
Comme là-haut les anges.
Lorsque vous chanterez,

WILHELMINE, reprenant.

Un seul mot et j'aurais
La gloire, la richesse,
Et bientôt je serais
Une grande duchesse !
Et je respirerais,
Le parfum des louanges,
Comme là-haut les anges !
Lorsque je chanterais.

NAHEL, d'un ton encore plus doux :

Et dompté par vos chants, plus épris chaque jour,
Votre époux à vos pieds redira son amour !

WILHELMINE.

Et dompté par mes chants, plus épris chaque jour,
Mon époux à mes pieds redira son amour !

NAHEL, plus pressant.

Et ce bonheur immense,
Tout à l'heure il commence,
Il s'apprête... il est là !

Mettez donc votre main dans ma main...

WILHELMINE, d'une voix brisée.

La voilà !

ENSEMBLE.

WILHELMINE.

C'en est fait ! ma force succombe,
Dans mon cœur trop rempli d'amour...
Et mon âme, pauvre colombe,
Est dans la serre du vautour.
O toi, dont l'amour plein de flamme,
Plus que l'éternité m'est cher,
Je n'ai plus d'âme que ton âme !
Je cherche mon ciel en enfer !

NAHEL.

Encore une femme qui tombe,
En mêlant l'orgueil et l'amour !
Et son âme, pauvre colombe,
Est dans la serre du vautour.
Mais d'arracher au ciel la femme,
On ne peut plus se montrer fier,
C'est à qui nous vendra son âme,
Trop plein bientôt sera l'enfer !

SCÈNE III

LES MÊMES, PANGOLEM.

NAHEL, l'apercevant.

Ah ! c'est toi, bon serviteur, as-tu fait ce que je t'ai dit ?

PANGOLEM.

De point en point.

NAHEL.

NAHEL.

Ma bague ?

PANGOLEM.

La voici.

NAHEL.

Ouvre la main.

PANGOLEM.

La voilà.

NAHEL.

On dit que le bien porte en lui-même sa récompense ;
 (Pangolem fait une grimace.) prends cet argent.

PANGOLEM.

Merci, généreux maître ! Oh ! vous serez béni.

NAHEL.

Et toi, tu seras pendu.

PANGOLEM, stupéfait.

Comment ?

NAHEL.

Avec une corde.

PANGOLEM.

Mais...

NAHEL, plus bas.

Si le duc apprenait la noble action que tu viens de com-
 mettre, que crois-tu qu'il ferait de toi ?

PANGOLEM.

Il me ferait loger à la place du prisonnier ; mais...

NAHEL.

Quel parti aurais-tu à prendre alors ?

PANGOLEM.

M'en aller d'ici sans retard. Mais...

NAHEL.

Adieu, Pangolem. — Je te renvoie.

PANGOLEM.

Moi, mais...

NAHEL.

Te redevrais-je sur tes gages ?

PANGOLEM.

Je ne crois pas, mais...

NAHEL.

Je disais bien ; je te renvoie. (A Wilhelmine.) La fête va commencer : Venez-vous, chère comtesse !.. (Il sort avec elle, laissant Pangolem stupéfait.)

SCÈNE IV

PANGOLEM, seul.

Voilà les maîtres !

COUPLETS.

O les plus inrats des êtres !
 Quand donc, par nous remplacés,
 Serrez-vous, ô tous les maîtres,
 Par tous les valets chassés ?
 Ah ! pour nous quelles délices,
 De dire à ces orgueilleux,
 Dont nous possédons les vices,
 Tout ce qu'ils sont à nos yeux !

Menteurs, vains, laids, stupides,
 Grimauds, gormands, cupides,
 Sots, creux, fourbes, poltrons,
 Paresseux, fanfarons,
 Libertins, faux, avares,
 Vantards, bavards, ignares,

Et cætera ! — voilà les hommes vertueux
 Que nous servons d'un air respectueux !

II

Mais ma pelote arrondie
Prend du ventre, et quelque jour,
C'est moi qui me congédie,
Et me fais maître à mon tour.
Vengeant alors mes ancêtres,
A mon service j'entend
Ne prendre que d'anciens maîtres,
Pour leur dire à tout instant :

Allez donc, sots, cupides !
Menteurs, gourmands, stupides,
Lais, creux, fourbes, poltrons,
Paresseux, sanfarons,
Libertins, faux, avares,
Vantards, bavards, ignares,
Et cætera ! — voilà les hommes vertueux
Que nous servons d'un air respectueux.

Ah ! j'enrage ! (Tirant de sa poche le pistolet que Nabel lui a remis.) Si je lui avais brûlé la cervelle à ce chevalier maudit, à cet espion ?... J'en ai eu la tentation, mais le prisonnier de là-haut m'ayant affirmé que le pistolet que j'allais lui remettre n'était pas chargé... je lui ai donné le mien, parce que je suis bon, moi !... et qu'il me gênait, mon pistolet. (Brusquement comme pour répondre à quelqu'un.) Oui, un espion ! Certes, un espion ! Je m'en doutais, je voulais toujours le dire, mais on ne m'aurait pas cru ; j'attendais qu'on eût confiance en moi, je ne l'aurais jamais dit ! Et le prisonnier qui a la même idée ! — Pourtant, lui disais-je, c'est lui qui vous fait fuir ! — C'est un espion, répétait le cornette ! j'en ai la preuve... des papiers trouvés dans l'habit qu'il a quitté pour celui de vivandier ! — Allons ! il faut que je parte, moi ! C'est, ma foi, le moment d'aller trouver le roi de Suède, je lui remettrai la lettre pour lui que j'ai ramassée près de Leipzig. Je lui confierai ce que je pense du chevalier Nabel, et je lui demanderai à servir Sa Majesté ! Quand on est le domestique d'un grand homme, on est bientôt... un grand domestique. (Entre Cécilia par le fond.)

SCÈNE V

PANGOLEM, COECILIA.

COECILIA.

Aucun valet n'a le temps de m'écouter. (En voyant Pango-lem.) Ah ! c'est vous mon ami, je vous reconnais. Voudriez-vous prévenir Son Altesse.. que...

PANGOLEM, avec importance.

Vous me prenez pour un serviteur de la maison, mon enfant ? Erreur ! je ne suis plus domestique. Mais que venez-vous donc faire ici ! Ah ! j'y suis.... je me rappelle les paroles du duc en vous accordant la vie du déserteur.

COECILIA.

Oui... oui... dites-moi ?..

PANGOLEM, sans s'arrêter et imitant le duc.

« Mignonne, après la bataille gagnée, vous chanterez dans notre fête de victoire ! »

COECILIA.

Oui, c'est cela ! mais l'avez-vous revu, vous, depuis la bataille, le... mon...

PANGOLEM.

Votre amoureux ? (Avec un geste et reprenant à voix basse.) Chut ! votre amoureux ? oui, je l'ai revu, ici même, dans ce château fort où le duc l'a fait amener, et le garde... (imitant Nahel.) « Jusqu'à ce qu'il soit régulièrement jugé par un conseil de guerre... »

COECILIA.

Oh ! mon Dieu ! (Allant tomber assise tout accablée.) Prisonnier, encore ! quel homme est-il donc, ce duc de Saxe-Weimar ? Ah ! pourquoi ai-je perdu cette lettre, ce talisman sacré auquel le roi Gustave-Adolphe ne devait refuser rien !.. mon Dieu ! mon Dieu !

PANGOLEM, allant à elle.

Ne vous désolez pas... définitivement.

COECILIA.

Que dites-vous ?

PANGOLEM.

Chut ! Pendu, moi ! comprenez-vous ? à la moindre indiscretion : pendu, le pauvre Pangolem !.. et... la vocation manque.... s'il peut s'évader, lui, il s'évadera ; mais... se défier du chevalier !.. et d'ailleurs... pendu... moi ! Allez rôder autour du château.

COECILIA.

Non, je veux voir le duc pour lui demander enfin....

PANGOLEM.

Alors, vous le verrez sans moi, car je pars ; j'ai peut-être déjà trop tardé, justement... (Regardant à droite et au fond.) Voici tout le monde pour la fête... (Montrant la droite.) Je vais m'échapper par-là. (Il disparaît. Les invités entrent dans le salon ; parmi les hommes, les uniformes dominent. Coécilia se tient à l'écart.)

SCÈNE VI

NAHEL, WILHELMINE, BERNARD, INVITÉS, puis
COECILIA.

CŒUR.

Vive un bal où flamboie,
Dans les fleurs et dans l'or,
Un monde plein de joie,
Tandis qu'au loin tout dort,
Où le plaisir immense,
Par tous les sens goûté,
Commence et recommence,
Son poème enchanté !

C'est l'heure de folie,
L'heure où le cœur joyeux,
Dans son ivresse ouïe
Et la terre et les cieux.

Où dans les valsees folles,
Diamants et doux yeux,
Avec les girandoles,
Rivalisent de feux !

(La musique continue en sourdine jusqu'à la valse.)

NAHEL, à Bernard.

Je veux devancer la voix de cette foule heureuse, monseigneur, pour vous féliciter sur l'éclat de cette fête. (Montrant l'orgue et le clavier.) Je vois avec joie que vous donnez toujours une noble part à la musique.

BERNARD.

Ah ! c'est que je l'avoue, chevalier, c'est là mon art favori. Entre deux batailles, je suis venu souvent m'asseoir là. Oui, la musique me passionne, et si l'histoire s'occupe un jour de moi, que dira-t-elle en retrouvant des opéras du duc Bernard de Saxe-Weimar ?

WILHELMINE.

En attendant, moi, j'apprends à les chanter.

BERNARD.

Est-ce aujourd'hui, chère comtesse, que j'entendrai ma musique dans votre voix ?

NAHEL, bas à Wilhelmine.

C'est le moment, essayez.

WILHELMINE, de même.

Oh ! je n'ose pas. (Haut.) Plus tard, monseigneur, plus tard ! ma grande envie de valser l'emporte en ce moment sur mon désir de révéler vos chefs-d'œuvre.

BERNARD.

Valsons donc !

VALSE CHANTÉE.

BERNARD.

Les champs dorment dans l'ombre,
La pâle étoile est t !
Mais dans ce château sombre,

NAHEL

Le bal répand son bruit,
Et les lustres sans nombre
Font un jour dans la nuit !

NAHEL.

Valsons, valsons, dans la valse on s'enivre,
Le cœur y perd son éternel désir.
Et dix fois plus, alors, on se sent vivre,
En pénétrant au pays du plaisir !

WILHELMINE.

Nuit triomphante après des jours moroses,
C'est le repos des combats empourprés,
Et du plaisir les myrtes et les roses
Couronnent ceux que la gloire a sacrés !

BERNARD.

Fraîches beautés, nos éternelles reines,
Mêlez ce soir vos lis à nos lauriers :
Tout en valsant pour effacer nos peines,
Penchez vos fronts sur le cœur des guerriers !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Valsons, valsons, dans la valse on s'enivre,
Le cœur y perd son éternel désir,
Et dix fois plus alors on se sent vivre,
En s'élevant au pays du plaisir !

(Les valseurs ont passé et repassé du salon où a lieu la scène au salon de droite. Vers la fin de la valse, on voit Cécilia reparaitre et se diriger vers Bernard au moment où il vient de quitter Wilhelmine ; mais elle s'arrête et se tient encore à l'écart en voyant le duc prendre le bras de Nabel pour lui parler.)

BERNARD.

Chevalier !

NAHEL.

Monseigneur ?

BERNARD, à demi-voix.

Je n'ai pas encore aperçu le cornette Max Kærner, ce soir. Vous lui avez bien dit que je désirais le voir user de sa liberté qu'il a si bravement reconquise pour venir à ma fête ?

NAHEL.

Oui, monseigneur; aussi, n'y a-t-il là qu'un léger retard, et dans un moment sans doute, nous verrons ici Max Kœrner.

COECILIA, qui depuis un instant s'efforce d'entendre, s'emparant de ce mot et s'avançant comme malgré elle-même.

Max! Max ici!

NAHEL, à part.

Ah! ah!

BERNARD.

Cœcilia! (A part en la regardant de côté avec un peu d'émotion.) Je ne la verrai donc jamais froidement! (Haut.) Oui, mignonne, votre Max est ici.

NAHEL, à part.

Il ne sait pas si bien dire.

BERNARD.

Ou, du moins... bien près d'ici, mais... (souriant et essayant de lui prendre une main qu'elle retire) mais je ne vous rendrai ce grand coupable qu'après vous avoir entendue une dernière fois.

COECILIA.

Je vous avais promis, monseigneur, mais...

BERNARD.

Chantez donc, voix charmante, et comptez sur notre générosité?

COECILIA, à part.

Sa générosité! et Max est prisonnier! (En ce moment Wilhelm reparaît venant de la droite; elle reste un instant derrière Nahel.)

BERNARD, à Cœcilia.

Tenez, chantez-nous ce chant dont vous n'avez pas dit la fin l'autre soir : *la Déesse de la Pauvreté!* (Mouvement; Bernard reprend.) Ceux qui nous entourent ne la connaissent guère, vous leur en apprendrez le respect... sinon l'amour!

COECILIA.

Je le veux bien, monseigneur !

NAHEL, bas à Wilhelmine.

Vous tremblez, je le sens ; rassurez-vous donc et attendez.

BERNARD, qui vient de s'asseoir au clavecin.

Vous le voyez, je veux vous accompagner moi-même au clavecin.

COECILIA.

Tant d'honneur ! (A part, tandis que Bernard prélude à l'air du premier acte.) O MEX ! (Allant pour chanter.)

Laissez-la passer...

La voix lui manque, elle ne parvient à arracher de sa poitrine, qu'un gémissement douloureux ; parlant avec désespoir.

Ah ! je ne peux pas, je ne peux pas ! ma voix est morte ! (Elle se sauve désespérée vers le salon de droite.)

BERNARD, se levant.

Qu'est-ce que cela ? (Il disparaît un instant, suivant Cécilia.)

NAHEL, attirant Wilhelmine par la main, puis s'asseyant au clavecin.

Puisque madame la comtesse veut bien chanter cet air, c'est moi qui aurai la joie de l'accompagner. (Bas à Wilhelmine.) Allons ! (Pour le chant suivant, Wilhelmine, debout et regardant le salon de droite, tourne presque le dos au public ainsi qu'à la fenêtre du premier plan de gauche.)

WILHELMINE, chantant avec la voix de Cécilia, émue d'abord, puis peu à peu s'ehardissant.

Laissez-la passer, bois grondant sans cesse,
Fiers sommets neigeux, torrent indompté,
Laissez la passer, la bonne déesse,
La bonne déesse de la Pauvreté !

CHOEUR, pendant lequel Bernard reparaisant regarde Wilhelmine avec étonnement, et porte alternativement ses yeux de Wilhelmine à Cécilia, restée à droite.

Bravo ! bravo ! que ces accents
Sont ravissants !

L'âme est charmée à les entendre !
 On n'entendit jamais un chant
 Aussi touchant,
 Chanté d'une voix aussi tendre !

WILHELMINE, reprenant et avec plus de vigueur.

Tout naît et grandit sous sa main féconde !
 Grâce à ses euf nt. partout rassemblés,
 Elle réjouit et nourrit le monde,
 Avec les raisins, les fleurs et les blés !
 Laissez-la passer, la bonne déesse,
 Chemins sâblés d'or, torrent indompté,
 Laissez-la passer, bois grondant sans cesse,
 La bonne déesse de la Pauvreté !

REPRISE DU CHŒUR.

Bravo, bravo, que ces accents
 Sont ravissan's !
 L'âme est charmée à les entendre !
 On n'entendit jamais un chant
 Aussi touchant,
 Chanté d'une voix aussi tendre !

(A la fin du chœur, la fenêtre du premier plan de gauche s'ouvre vivement sous le pied de Max, et on le voit suspendu dans le vide au bout d'une corde attachée plus haut.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MAX, puis CŒCILIA.

MAX.

La voix de Cœcilia qui chante ! Elle m'arrête à temps, j'allais sauter dans le vide, et... qui sait à quelle profondeur !... Heureusement, ce balcon est à ma portée. (Il saute sur le balcon qui borde la fenêtre.) Mais, comment Cœcilia est-elle dans cette fête ?

BERNARD, s'inclinant devant Wilhelmine et lui baisant la main.

Vous m'avez ravi.

MAX, même jeu.

Elle l'a laissé lui balancer la main ! plus de doute !... elle aussi me trahit, comme ce misérable qui m'envoyait une

arme inutile, et une corde trop courte ; il obéissait au duc alors. (Tirant un pistolet de sa poitrine.) Mais avant de mourir, du moins, j'aurai tué mon plus lâche ennemi ! (Au moment où il arme le pistolet, il aperçoit Cœcilia qui, se glissant au fond derrière tout le monde, se dirige vers la gauche.) Elle ! Cœcilia, suis-je fou ? Je l'ai pourtant entendue ! (Il s'efface un peu plus, de façon à n'être pas vu.)

COECILIA, toute brisée d'efforts et d'émotions.

Quoi ! je resterais inerte et impuissante, quand il s'agit de la vie de Max !... Non... non ! Ma voix est morte, mais la flamme qui brûlait dans ma voix n'est pas éteinte ! A moi, patronne céleste ! Dieu des Miracles, à moi ! (Elle s'assied devant l'orgue au même instant où Wilhelmine, priée par le duc et les invités, se dispose à chanter encore ; un accord puissant frappé par Cœcilia sur le clavier de l'orgue transporte l'attention de son côté. Puis Cœcilia commence. A mesure qu'elle joue, les invités se rapprochent d'elle peu à peu, Bernard et Wilhelmine les suivent. Nahel lui-même a quitté le clavier, mais sans s'approcher, et restant seul du côté droit.)

BERNARD, à lui-même et pendant que l'orgue chante.

Mais, cette enfant c'est la musique elle-même !

MAX.

Comme le duc la regarde !

NAHEL, de même, après un moment pendant lequel le chant de l'orgue devient plus suave et plus grand.

Qu'ai-je donc, moi ? ce n'est pas la première fois que j'entends les sons de l'orgue, et sous la main de cette enfant, ils m'écrasent ! Je sens que je touche à quelque chose de suprême... quelle heure va donc sonner pour moi ? Et pourquoi donc... pensé-je... à Dieu !

CHOEUR, quand Cœcilia s'est arrêtée comme brisée.

Muse, aux accords si doux,

Quelle extase t'inspire...

Pour qu'oubliant le bal et son délire,
Nous soyons prêts à plier les genoux !

MAX.

Malgré moi,
Je l'écoute,
Le cœur tremblant d'un saint émoi...
Et de sa trahison en l'écoutant je doute...
Le cœur tremblant d'un saint émoi !

WILBELMINE.

Malgré moi
Je m'incline,
Le cœur tremblant d'un saint émoi,
Devant l'enfant qui semble une muse divine!...
Le cœur tremblant d'un saint émoi !

BERNARD, à Cécilia.

Devant toi
Je m'incline,
Le cœur tremblant d'un saint émoi,
Enfant aux doigts chanteurs, chantant la foi divine!
Le cœur tremblant d'un saint émoi !

(Cécilia se remet à jouer avec une inspiration croissante. En même temps Nahel commence à chanter, mais comme à lui-même et sans être écouté des autres personnages. Pendant ce qui précède il est resté muet, toujours à l'écart, et l'on a vu son visage s'éclairer d'une expression nouvelle, comme pour une transformation.)

NAHEL.

MÉLOPÉE.

I

Je sens au fond de moi trembler mon cœur de pierre ;
Sous la main d'une enfant, mes yeux s'ouvrent au jour,
Et par le premier pleur qui mouille ma paupière,
Je vois dans la lumière,
Un infini d'amour !

II

Mon âme se détend ; je crois... je souffre... j'aime !
Par mon regret d'en haut je me sens châtié,
Et ma lèvre crispée à force d'anathème,
Veuve enfin de blasphème,
N'a plus qu'un mot : Pitié !

III

Une tendre fraîcheur circule dans mes veines,
Orgueil que j'ai noyé dans une larme, adieu !
Soldat du mal, vaincu dans mes révoltes vaines,
Je dépose mes haines
Et je me rends à Dieu.

(Le morceau de Cœcilia finit en même temps que le chant de Nahel, qui reste toujours isolé des autres personnages, et s'est peu à peu courbé jusqu'à terre.)

BERNARD, s'inclinant devant Cœcilia.

Pardon, Cœcilia, il me semble qu'en vous j'ai fait souffrir une sainte, la sainte de l'harmonie !

MAX.

A ses genoux ! Ah ! c'en est trop ! (Il dirige sur Bernard le canon de son pistolet, en disant.) A toi, Duc de Saxe-Weimar ! (Le coup part. Nahel se précipite au-devant. Cœcilia, reconnaissant Max, tombe évanouie. — Désordre. — Max saute de la fenêtre dans le salon.

WILHELMINE, s'élançant auprès de Bernard.

Bernard !

BERNARD.

Chère Wilhelmine ! Essayez de ranimer cet enfant !.. (Il montre Cœcilia, puis, venant à Max.) C'est elle que tu auras tuée, misérable ! quand c'est moi que tu voulais frapper !

MAX, avec égarement.

Ne vous ai-je pas vu à ses genoux !

BERNARD.

Pour lui demander pardon. J'allais faire son bonheur avec le tien ; mais elle ignorait que tu étais libre et...

MAX.

Libre ! quand je sors d'un cachot ! qui donc m'y retenait ?

NAHEL, courbant la tête.

Moi !

BERNARD, surpris et furieux.

Vous !

MAX.

Pardon, monseigneur ! Et quant à cet homme (montrant Nahel) ne voyez plus en lui qu'un traître...

BERNARD.

Un traître !

MAX, sans s'arrêter.

Un monstre ! un démon !

NAHEL, s'inclinant.

Il dit vrai, monseigneur. (Mouvement furieux de Bernard. Il reprend bas avec un sourire triste.) Mais... calmez vous ! justice est faite. (Se rapprochant du duc et d'une voix qui s'affaiblit.) Cette enfant n'est qu'évanouie (laissant voir au duc la blessure de sa poitrine qu'il a tenue cachée jusque-là sous sa main) et la balle meurtrière... est là. (Mouvement du duc.) Chut ! je n'altristèrai pas votre fête !...

PANGOLEM, venant du fond.

Place au messager du roi ! (Il marche jusqu'à Bernard et, s'inclinant, lui présente le message royal. Bernard le prend et l'ouvre.)

WILHELMINE, penchée sur Cœcilia pendant que Bernard lit.

Pauvre Cœcilia ! Je ne la crains plus à présent !... Et moi aussi, je l'aime !

BERNARD, haut, après avoir lu.

Qu'ai-je là ! Une lettre trouvée !... portée au roi ! Cœcilia, sa fille !

WILHELMINE.

Elle ! la fille de Gustave-Adolphe !

MAX.

Cœcilia !

BERNARD, aux invités.

Messieurs, le roi sera tout à l'heure au milieu de nous. Ce qui l'y appelle, c'est cette noble fille (il montre Cœcilia) qu'il veut connaître, embrasser, bénir...

MAX, la regardant.

Faut-il donc lui dire adieu !

BERNARD.

Max Koerner, vous vous êtes conduit en héros, comptez sur nous ! (il donne le message à Louise.)

FINAL.

MAX, s'agenouillant devant Cœcilia.

Rouvre les yeux! c'est moi qui te supplie,
Moi; qui t'adore et qui doutais de toi,
Mais trop d'amour a causé ma folie,
Rouvre les yeux! regarde-moi!

(Cœcilia fait un mouvement.)

Elle m'entend... sous sa pâleur plus rose,
Le sang revient dans ses veines d'azur,
Et grâce à Dieu, de sa bouche déclosée,
La vie exhale un souffle pur...

COECILIA.

Ah! je renais!... une nouvelle vie
En moi palpite... et mon âme ravie!...

(Regardant autour d'elle.)

Mais quoi! pour moi,

Tant de cœurs en émoi!...

Et... qu'ai-je cru, comme en un rêve, entendre?...
De qui donc parlait-on? qui donc faut-il attendre?...

BERNARD.

Celui qui vient vers toi,
Avec le cœur d'un père, et le pouvoir d'un roi,
Gustave-Adolphe!

COECILIA.

Ciel! le roi!

(Avec angoisse en regardant autour d'elle.)

Mais Max?

(L'apercevant, courant à lui et lui prenant les mains.)

Souviens-toi que je t'aime!

Que rien ne peut nous séparer jamais!

MAX.

Mais si le roi t'appelle à quelque rang suprême?

COECILIA.

Entre deux cœurs aimants le doute est un blasphème,
Et je ne puis aimer que celui que j'aimais.

NAHEL, les regardant de loin.

Sous leur ivresse ils plient,

Ils planent, ils oublient

Le monde soucieux,

Leur amour, ô mystère!

A les pieds sur la terre,

Et le front dans les cieux.

ENSEMBLE.

MAX et COECILIA.

Ah! que notre âme oublie,
 Dans sa joie infinie,
 Le monde soucieux!...
 Notre amour, ô mystère!
 A les pieds sur la terre,
 Et le front dans les cieux!...

BERNARD, WILHELMINE,
NAHEL, PANGOLEM et LE
CHŒUR.

Ah! que leur âme oublie,
 Dans sa joie infinie,
 Le monde soucieux!...
 Leur amour, ô mystère!
 A les pieds sur la terre,
 Et le front dans les cieux!...

(On entend un son de trompette au dehors.)

BERNARD.

Écoutez! écoutez! c'est le roi qui s'avance,
 Saluez par des chants d'amour et d'espérance
 Ce chevalier de tout royal devoir,
 Que son hôte va recevoir.

(Il sort.)

CHŒUR.

Qu'il soit chanté,
 Qu'il soit fêté,
 Le roi guerrier et magnanime,
 Qui, pour la foi qui nous anime,
 A reconquis la liberté!

WILHELMINE et COECILIA.

Pour affranchir la conscience,
 Roi qui cours aux combats sacrés,
 Viens écouter pour récompense
 Le *Te Deum* des délivrés!

LE CHŒUR.

Honneur à toi,
 Vrai roi!

NAHEL.

(Il est tombé au pied de l'orgue comme devant un prié-Dieu. Il est hors de la vue des invités qui sont remontés tous vers le fond près de la fenêtre, autour de Wilhelmine et de Cœcilia.)

Le coupable quand il succombe,
 Du monde en priant doit partir,
 Comme un pèlerin de la tombe,
 Et peut un jour vers Dieu monter comme un martyr,
 Sur les ailes du repentir...

(Le roi paraît au fond avec le duc Bernard.)

WILHELMINE, le montrant à Cœcilia.

Cœcilia, pour Max et ton amour, espère,
Ce noble roi,
Qui tend les bras vers toi,
C'est ton père,

Et de ta mère il vient remplir le vœu.

CÆCILIA, éperdue.

Lui ! lui ! gloire aux décrets de Dieu !

(Depuis que Max a sauté dans le salon, un rideau d'épais nuages noirs est descendu au dehors devant la fenêtre restée grande ouverte. En cet instant, et tout d'un coup, les nuages tombent. On voit alors, se dessinant sur un fond de ciel lumineux, sainte Cécile triomphante. — Debout, les bras levés, et tenant une lyre, elle semble remercier et louer Dieu, tandis que, prosterné devant elle, Satan vaincu baise humblement le bas de sa tunique blanche. — En même temps dans le salon, Cœcilia se précipite au-devant du roi, à qui Bernard présente Max.)

NAHEL, à genoux.

Je meurs... Gloire ... aux décrets de Dieu !

(Il expire.)

(Sons de cloches, coups de canon, fanfares.)

LE CHŒUR REPREND.

Honneur à toi,
Vrai roi !...

FIN